

LC. #09 LE CORBUSIER CONTEMPORAIN



Le Corbusier. Deux femmes assises, 1939. Huile sur toile. 1,30x0,97. Ni signé, ni daté. Mention au dos : deux femmes assises (vertical) 1939. Localisation : collection particulière. Peinture FLC 120

Jean-Louis Cohen. L'intellectuel cosmopolitique critique.
Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles

*Je pars en Ardèche le 28 [juillet] pour en revenir fin août – enfin un peu de calme pour lire,
nager et faire des confitures (sans oublier d'écrire tout ce que j'ai encore devant moi)...*

Courriel de Jean-Louis Cohen à Arnaud Dercelles, le 25 juin 2021



FIG. 1
Jean-Louis Cohen et son
demi-frère Francis Rumpf,
1949. Archives familiales.

JEAN-LOUIS COHEN. L'INTELLECTUEL COSMOPOLITIQUE CRITIQUE

Rémi Baudouï et Arnaud Dercelles

<https://doi.org/10.4995/lc.2024.21281>

Introduction

Évoquer la carrière de Jean-Louis Cohen¹, c'est en premier lieu penser au brillant parcours scientifique qu'il mena des écoles d'architecture à l'université française jusqu'à l'Institute of Fine Arts de New York... et au Collège de France en tant que professeur invité de 2014 à 2021. Les nombreux ouvrages produits tout au long de sa carrière, tout comme les expositions qui les ont accompagnés au fil de ses recherches, apparaissent paradoxalement occulter l'essence même de ses mobilisations : celle de son engagement en tant qu'intellectuel et scientifique dans la seconde partie du vingtième siècle et le premier quart du vingt et unième siècle.

À l'aube de ses soixante-dix ans, Jean-Louis Cohen, s'est engagé dans une réflexion introspective sur son histoire familiale personnelle qui lui a permis de situer ses origines maternelles dans une lignée intégralement juive d'Alsaciens² se déployant pour une part dans la zone frontalière franco-suisse aux environs de la ville bourgeoise de Bâle et pour la seconde part dans la région industrielle et horlogère de la Chaux-de-Fonds³. Les qualités de ce double parrainage font évidence. La petite ville d'Hégenheim dans l'aire de Saint-Louis fut au XVIIème siècle, le lieu d'accueil d'une importante communauté juive au lieu et place d'une synagogue construite en 1723, brûlée en juin 1815 par les troupes d'invasion alliées et reconstruite six ans plus tard. Forte d'environ 850 personnes autour de 1838, elle était alors dirigée par le rabbin Moïse Nordmann écrivain juif alsacien qui joue un rôle majeur dans la lutte contre la discrimination religieuse notamment au moment des insurrections de 1848 tant côté français que côté bâlois. Moïse Nordmann défend avec courage et opiniâtreté l'émancipation des juifs d'Alsace et de Suisse et leur plein accès aux droits de leurs concitoyens. Il œuvre à la construction de la première synagogue du 21 de la Unterer Heuberg inaugurée à Bâle le 4 septembre 1850. Grosse bourgade horlogère avec la Manufacture de montres de la société Léon Lévy et Frères, Hégenheim n'est distante que de 88 km de La Chaux-de-Fonds cette métropole consacrée au Dieu horloge où Moïse Nordmann exerce également son ministère. Il y inaugure en 1863 sa synagogue. Les liens entre Hégenheim et La-Chaux-de-Fonds sont profonds. La production horlogère est le ciment organique qui permet l'organisation régionale transfrontalière d'une nouvelle économie dans laquelle circulent à la fois, les biens, les capitaux, les expertises, savoirs et services entre conglomérats de production. Avec l'Affaire Dreyfus et son antisémitisme exacerbé, nombre de juifs alsaciens d'Hégenheim se réfugient à La Chaux-de-Fonds pour y exercer leurs métiers d'horloger. Cette fourmilière industrielle consacrée au culte du Dieu temps est loin d'être une « cité radieuse ». Elle est le lieu de la fédération anarchiste horlogère placée sous les mânes de Bakounine qui en partisan du message de Karl Marx ambitionne de faire de ce territoire un laboratoire in situ de la révolution sociale à promouvoir. C'est bien cette cité des grèves des émailleurs et horlogers du Jura qui éprouve durablement le père de Le Corbusier et marque aussi durablement ses deux fils Albert et Charles-Édouard.

Ce passé alsacien et jurassien, qu'il revendique au fil de ses recherches autobiographiques inscrit Jean-Louis Cohen dans une aventure hors du commun, celle de la violence antisémite et de la révolte, confortée par son histoire familiale récente et celle de la lutte contre toutes les formes d'obscurantisme idéologique et politique portée par une exigence intellectuelle sans faille. C'est la mission qu'il s'assigne au long de son existence pour comprendre la nature humaine et les faits sociaux dans l'esprit que revendique dès 1895, pour la communauté scientifique, le philosophe vosgien Émile Durkheim⁴.

1. Le marxisme militant comme capital social et culturel familial

Projetons-nous près de cinquante ans plus tard. Jean-Louis Cohen naît le 20 juillet 1949 dans une famille communiste parisienne installée dans le modeste appartement d'un immeuble d'Habitation à bon marché amélioré (HBMA) au 10 de la rue Barrault non loin de la Butte-aux-Cailles et du Bastion Kellermann sur lequel il travaillera plus tard. Il est le second d'une progéniture qui comprend, Francis le demi-frère aîné⁵, Yves et une fille Isabelle. Leur grand-père Marcel Cohen⁶ alors âgé de soixante-cinq ans est un éminent linguiste aux faîtes de sa carrière qui vient de publier deux ans plus tôt une magistrale *Histoire d'une langue : le français*⁷. À la fois agrégé de grammaire, diplômé en arabe maghrébin de l'École nationale des langues orientales attiré par l'apprentissage des langues afrosémitiques - éthiopien (amharique) et érythréen -, il séjourne au titre du ministère de l'Instruction publique de 1910 à 1911 en Abyssinie. Titulaire dès 1919 de la chaire d'études éthiopiennes de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), il est nommé en 1926 professeur d'amharique à l'École des langues orientales. Éminent professeur, il compte parmi ses élèves des chercheurs aussi réputés que l'anthropologue africaniste Marcel Griaule, le linguiste spécialiste des langues éthiopiennes Wolf Leslau et le sociologue-linguiste arabisant Maxime Rodinson. Mais Marcel Cohen allie déjà à la carrière académique l'engagement militant. Dès le début des années 1920, il œuvre au Syndicat unitaire de l'enseignement de la Seine et est en 1926 avec l'universitaire sympathisant communiste transfuge du parti socialiste SFIO Marcel Prenant et de l'universitaire syndicaliste CGT Ludovic Zoretti un des artisans du Syndicat de l'enseignement supérieur. Partisan de la Révolution Russe, il adhère à l'occasion du congrès de Tour de décembre 1920 à la majorité qui rallie la III^{ème} Internationale constituée par Lénine à l'été précédent pour asseoir « la transformation de la guerre civile inter-impérialiste en guerre révolutionnaire mondiale ». Membre actif du Parti Communiste Français, Marcel Cohen joue au début des années 1930 un rôle primordial dans l'intégration de la linguistique marxiste dans le champ hexagonal des sciences sociales⁸. Pour considérer que l'écriture est histoire, la langue énonciation mais aussi action de la pensée, l'universitaire communiste soutient ses confrères



FIG. 2
Moïse Nordmann.



FIG. 3
Marie-Élisa Cohen et
Jean-Louis, 1950. Archives
familiales.

soviétiques qui en illustrant le passage d'une écriture pictographique puis idéographique à l'alphabet sont en mesure d'offrir aux « populations autrefois délaissées dans l'ignorance et l'isolement » des « instruments intellectuels » de qualité. Marcel Cohen soutient de nouveau les campagnes d'alphabétisation populaires conduites en URSS⁹ et s'engage lui-même en faveur de l'éducation populaire en co-fondant en 1932 « l'Université ouvrière » dans laquelle il dispense un enseignement du français. Ses analyses marxistes des problèmes d'éducation et de société le rapprochent ainsi des compagnons de route physiciens tels que Paul Langevin qui comme lui déclarent vouloir combattre la montée du fascisme. Fort de sa mitoyenneté avec le groupe d'études matérialistes de la prestigieuse École supérieure de Physique et Chimie industrielle installée sur la montagne Sainte-Genève, il s'engage dans le Comité Amsterdam-Pleyel créé par Henri Barbusse et Romain Rolland pour s'opposer à toute guerre impérialiste qui se réunit à Amsterdam les 27 et 28 août 1932 puis à la salle Pleyel à Paris du 4 au 6 juin 1933. Il intègre le Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA) né au lendemain des événements du 6 février 1934 et placé sous le parrainage du socialiste et ethnologue Marcel Rivet, du philosophe radical Alain et de son ami Paul Langevin pour lutter contre le péril fasciste en France. Il rallie en 1935 le Comité international pour la défense du peuple éthiopien et de la paix qui condamne l'agression et l'occupation du régime fasciste italien. Il publie une brochure *L'Abyssinie doit rester indépendante*. Dès 1932, Marcel Cohen est repéré par les services de police comme le véritable animateur de la cellule communiste de Viroflay où il réside¹⁰. Le 20 décembre 1940 les lois anti-juives lui imposent de cesser ses fonctions, il est mis d'office à la retraite par exclusion de la fonction publique. Inquiété par les lois raciales antisémites et la traque anticommuniste du régime de Vichy, il entre en 1941 dans la clandestinité et travaille avec son ami le physicien communiste Jacques Solomon dont le beau-père n'est autre que Paul Langevin. Il participe aux côtés de ce dernier, du philosophe marxiste Georges Politzer et de l'écrivain germaniste marxiste Jacques Decour à la publication de la revue clandestine *L'Université Libre*. Ses trois amis seront arrêtés et fusillés comme otage au Mont Valérien les 23 et 30 mai 1942. Marcel Cohen intègre en 1943 le mouvement de résistance communiste Francs-Tireurs-Partisans (FTP) de Charles Tillon et rejoint son État-major dont le chef n'est autre que son ami Marcel Prenant. C'est au moment de l'insurrection pour la Libération de Paris que Marcel Cohen, sous le pseudonyme de « lieutenant Prieur », intègre l'État-Major de l'ancien brigadiste international et résistant communiste et chef régional des Forces française de l'Intérieur (FFI) Henri Rol-Tanguy. Réintégré le 16 octobre 1944 comme directeur d'Études à l'EPHE, Marcel Cohen reprend ses missions de professeur à la Sorbonne et à l'École nationale des langues orientales vivantes.

Le marxisme comme culture familiale

C'est bien sous l'égide du militantisme marxiste et de la science comme projet au service de la paix et du bien-être collectif que les jeunes enfants sont élevés au 10 rue Barrault. Biologiste de formation et formé au russe à l'Institut des langues orientales, Francis Cohen son père¹¹ qui vient d'épouser en 1948 Marie-Élisa Nordmann possède déjà à son actif "possède déjà à son actif un passé de militant communiste éprouvé" de militant communiste éprouvé. Dès 1928, il est un membre actif de l'Union fédérale des Étudiants (UFE) créée le 14 juillet 1926 dans le but de rassembler les étudiants plutôt de sensibilité communiste au sein des établissements universitaires français en vue de défendre leurs droits et la liberté d'opinion. Adhérent à la Jeunesse communiste de Versailles en avril 1932 il participe deux ans plus tard à la salle Pleyel au Congrès mondial antifasciste. Apprenant le métier de journaliste en autodidacte, il représente l'UFE au Congrès mondial des étudiants contre la guerre et le fascisme tenu à Bruxelles en décembre 1934 suite à l'appel lancé conjointement par Romain Rolland et Henri Barbusse. Il adhère au PCF en 1937. Il est élu en avril 1939 membre du bureau national de l'Union des Étudiants Communistes (UEC) lors de son congrès constitutif. Il coassure la direction clandestine du mouvement sous le joug allemand. Il est considéré comme un des artisans de la manifestation et protestation du 11 novembre 1940 au Champs-Élysées et à l'Arc de Triomphe qui rassemble des milliers de lycéens et étudiants¹². Parallèlement il achève ses études sous la direction de Marcel Prenant. À partir du début de l'été 1942 il est, sous le pseudonyme de « Tourneur », responsable pour la région parisienne de l'adhésion et de la formation des « cadres » et intellectuels du PCF clandestin. De mai 1946 à avril 1949, il devient correspondant de *L'Humanité* à Moscou. Il rédige sous la responsabilité de Laurent Casanova de mai 1949 à mai 1953, la rubrique « Culture » du quotidien. Il participe en 1950 à l'ouvrage collectif *Science bourgeoise et science prolétarienne*¹³ qui au cœur de la guerre froide et dans la polémique des théories d'une nouvelle biologie socialiste théorisée par le technicien agricole Trofim Lyssenko tente de construire une alternative scientifique à ce qu'il définit comme un déterminisme génétique et chromosomique de la science occidentale¹⁴. Dans la polémique sur le caractère scientifique du lyssinkisme et de sa théorie de la science prolétarienne, Francis Cohen se range dans le camp de ses

défenseurs dont les chefs de file sont les dirigeants Maurice Thorez, Waldeck Rochet et André Marty. L'affaire Lyssenko laissera aussi des traces importantes au sein du PCF. Marcel Prenant, pour s'être interdit d'admettre que « la science est affaire de parti » fut exclu du comité central du parti communiste¹⁵. En 1952 Francis Cohen entre au comité de rédaction de *La Nouvelle critique* revue du PCF créée quatre ans plus tôt et dirigée par le philosophe Jean Kanapa. Sous-titrée « Revue du marxisme militant », elle s'affiche comme une plate-forme d'échanges et à partir des années 1960 comme une revue d'idées et de débat intellectuel du communisme français à la recherche de sa propre voie. Revue des intellectuels communistes, elle entend après le comité d'Argenteuil de 1966 dépasser le concept de revue idéologique pour substituer au sous-titre de « revue du marxisme militant » celui de « politique, marxisme, culture ». Cette nouvelle formule s'opère dans le numéro de février 1967 au moment même où Francis Cohen en prend la direction. Désormais au même niveau que *La Revue des Deux Mondes*, *Les Temps modernes* et *Esprit*, elle aborde frontalement les questions et sujets les plus divers comme Mai-juin 1968, la pensée de Roger Garaudy, le festival d'Avignon, la guerre du Viêt Nam, l'indépendance algérienne, la construction du nouveau siège du PCF place du colonel Fabien, la Chine de Mao, l'anticolonialisme et la libération des peuples opprimés, le malaise des prêtres, les Black power, la psychanalyse et le communisme... En 1979, devant l'effondrement des ventes de la revue, le PCF crée *Révolution* hebdomadaire, revue de substitution d'opinion et de combat pour la masse de ses intellectuels et militants. Francis Cohen met en février 1980 la clef sous la porte de cette riche expérience¹⁶. Il travaille dans la section de politique extérieure du comité central du PCF « La Poles » dirigée par Maxime Gremetz membre du Bureau politique du parti. Le soutien à l'adhésion à la « Maison commune européenne » prônée par Mikhaïl Gorbatchev sur la base d'une vision désidéologisée des relations internationales est au cœur de ses travaux. Au sein de l'Institut de Recherches Marxistes dont il est un des animateurs de 1979 à 1997 il conçoit un secteur de politique internationale qui édite une nouvelle formule de la revue *Recherches Internationales*. Francis Cohen resta, jusqu'à sa disparition le 22 juillet 2000, une figure centrale de l'intelligentsia communistes, de ses revues et de ses centres d'études et de recherche sur l'URSS et les pays socialistes.

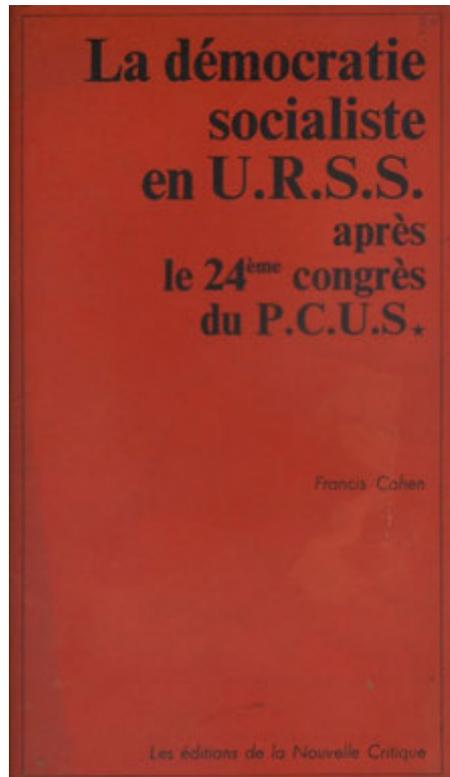


FIG. 4
Francis Cohen, *La démocratie socialiste en U.R.S.S. après le 24ème congrès du P.C.U.S.*, 1972.

FIG. 5
Marie-Élisa Nordmann, Les Combes, Chassiers, 1990. Archives familiales.





Marie-Élisa Nordmann, antifasciste, résistante et déportée

Après l'obtention de sa licence de chimie en 1930, Marie-Élisa Nordmann¹⁷ fut engagée comme ingénieure chimiste à l'Institut de chimie de Paris et obtint en 1937 son doctorat ès-sciences. Dès octobre 1934 elle se lie d'amitié avec sa cadette elle-même chimiste France Bloch¹⁸ fille de l'écrivain et essayiste communiste Jean-Richard Bloch lui-même condisciple de lycée de Marcel Cohen. France Bloch convertit Marie-Élisa Nordmann au communisme au point de les retrouver ensemble au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. La seconde est trésorière du comité du V^{ème} arrondissement. La guerre d'Espagne les rapproche. France Bloch prend sa carte au parti communiste et milite pour le soutien aux républicains espagnols opposés aux troupes franquistes, Marie-Élisa Nordmann milite en 1936 au Comité mondial des femmes contre la guerre et le fascisme et s'engage dans la collecte financière pour l'Espagne républicaine. A la fin du mois d'août 1935, au sein d'un groupe de jeunes férus de littérature Marie-Élisa Nordmann rejoint sur le Contadour l'écrivain Jean Giono. Ce plateau entouré de collines, de forêts et composé d'une végétation luxuriante de lavande est propice à la méditation, la lecture poétique et le dessin. Engagé à gauche depuis 1934 et reconnu pour son antifascisme et son pacifisme, l'écrivain, suscite le rassemblement des intellectuels et pacifiques en provenance notamment de la capitale. En 1940, la jeune chimiste adhère au PCF clandestin et participe à la rédaction et la diffusion de *L'Université Libre*. Elle diffuse par ailleurs la revue *La Pensée libre* mais également les tracts appelant à la résistance du mouvement communiste le Front national universitaire. Engagée en 1941 dans le groupe du communiste Raymond Losserand du mouvement de Francs-tireurs et partisans (FTP), France Bloch installe un laboratoire clandestin de fabrication de bombes dans le XIX^{ème} arrondissement. Surveillée par la police française, France Bloch est arrêtée le 16 mai 1942 entraînant le jour même dans sa chute Marie-Élisa Nordmann. Torturée et condamnée par un tribunal spécial allemand, France Bloch est déportée le 10 décembre suivant et internée dans la forteresse de Lübeck-Lauerhof et décapitée à la hache le 12 février 1943 dans la cour centrale de la maison d'arrêt Holstenglacis de Hambourg. Transférée à la Santé le 24 août puis à Romainville le 29 septembre suivant, Marie-Élisa Nordmann est déportée à Auschwitz le 24 janvier 1943, à Ravensbrück le 14 août 1944 et libérée à Mauthausen le 22 avril 1945. À son retour à Paris le 1^{er} octobre suivant, elle retrouve des activités de militante communiste dans le XIII^{ème} arrondissement. Détachée de la faculté des sciences de Paris au Commissariat à l'Énergie Atomique (CEA) créé par le général de Gaulle le 18

FIG. 6
Familles Cohen & Lentin. A gauche Jean-Louis Cohen dans les bras de son père, Viroflay, 1953. Archives familiales.

octobre 1945, elle rejoint l'équipe du haut-commissaire le communiste Frédéric Joliot-Curie, qui supervise la mise en œuvre du premier réacteur nucléaire français. Elle assiste à l'éviction progressive des savants communistes justifiée par les enjeux de sécurité nationale dans le contexte stratégique de la guerre froide. En octobre 1952, elle est licenciée du CEA pour réintégrer la faculté des sciences de Paris puis ensuite la faculté d'Orsay.

Cette saga familiale ainsi dressée, situe l'univers culturel dans lequel Francis, Jean-Louis, Yves et Isabelle furent d'autorité projetés. Jean-Louis décrit ses années d'adolescence de la manière suivante :

« *Je suis né dans un milieu où les deux piliers de la religion familiale étaient la science et la révolution* »¹⁹.

En évoquant le concept de religion familiale, il se réfère, vraisemblablement par clin d'œil, au débat initié par le philosophe allemand Max Weber sur l'idée selon laquelle le pouvoir politique moderne a conservé selon le modèle de la religion politique la dynamique sacrale du religieux dans le pouvoir civil, quand bien même les sociétés occidentales ont été touchées par une déchristianisation avancée. Le maintien d'un religieux dérégulé a percolé la modernité au point de faire de la rationalité scientifique et technique la nouvelle religion séculière du XX^{ème} siècle. Le fait d'être né juif ne pouvait nécessairement conduire à une judéité religieuse puisque le marxisme et la science se construisaient également comme les moteurs de la nouvelle religiosité laïque. Le subjectivisme collectif au service d'un pragmatisme analytique fait de la science et du marxisme l'espace de vérité absolu qui réfute toute possibilité spirituelle d'essence religieuse. Comme l'explique le philosophe allemand Éric Voegelin en 1938, le marxisme devint ainsi une nouvelle religion séculière²⁰. Partisans de l'assimilation et de l'adhésion au modèle intégratif et aux valeurs de solidarité et de fraternité de la III^{ème} République bourgeoise tel que le décrit Hannah Arendt²¹, les Cohen vivent dans l'exigence et la reconnaissance de valeurs universelles de liberté et d'égalité. Famille ouverte sur le monde, elle est compassion et refus de toute forme d'injustice. La foi dans le marxisme comme pensée de la rédemption et de la réparation prend racine dans le combat contre l'antisémitisme vécu et ressenti, le traumatisme de l'Affaire Dreyfus, les conflits des nationalités autour de la première guerre mondiale mais aussi le retour à l'ordre des fascismes et totalitarismes à partir des années 1920.

Une dynastie intellectuelle consacrée après-guerre

On se plaît à imaginer les débats animés voire houleux qui ont pu se déployer autour de la table de la cuisine familiale entre Francis Cohen et les quatre enfants sur les théories marxistes, le matérialisme dialectique, le structuralo-marxisme, la révolution, la société sans État ou encore la science prolétarienne et les critiques philosophiques et politiques des détracteurs en pleine guerre froide, l'anticolonialisme, les révolutions d'Amérique latine et d'Afrique, la révolution culturelle chinoise et les soubresauts du gaullisme républicain au début des années 1960...

Les théories analytiques bourdieusiennes servent de fil de conducteur pour qualifier le foyer familial du 10 rue Barrault. Il est celui d'une famille modeste de la classe moyenne intellectuelle qui dispose dès la fin de la seconde guerre mondiale d'un double capital culturel et symbolique. Au niveau intellectuel, la brillante carrière de Marcel Cohen l'arrime à l'élite scientifique et académique du modèle républicain : humaniste, assimilationniste, démocratique, solidariste, anticolonialiste... Au niveau symbolique, l'engagement sans faille de l'entière des deux familles Cohen et Nordmann dans la résistance contre l'occupant et la déportation dans les camps nazis lui confère une autorité morale de premier plan dans les temps mêmes où le « Parti des 75 000 fusillés », érige « le Peuple héros de la Résistance »²² en alternative au modèle gaulliste du Gouvernement provisoire de la République française (GPRF). Ce capital symbolique ne se détruit pas et résiste dans les temps les plus incertains du « Maccarthysme français » que décrit Jean-Louis Cohen déployé par la IV^{ème} République après la mise en œuvre par Moscou de la doctrine Jdanov qui exige le ralliement sans faille des partis communistes occidentaux à la lutte anti-impérialiste contre les États-Unis et ses alliés occidentaux. La famille a payé un lourd tribut à la Résistance avec la disparition dans les camps d'extermination d'Athénais Nattan à Auschwitz et Philippe Nordmann à Bergen-Belsen, respectivement mère et frère de Marie-Élisa Nordmann. Pudique, Jean-Louis Cohen n'abordera que rarement cette tragédie familiale préférant souvent sur un ton faussement badin évoquer les stratégies de contournement dans l'écriture pour échapper à la censure et donner ainsi des nouvelles de la santé de « l'oncle Joseph » pour évoquer l'avancée soviétique fasse aux allemands. Le double capital culturel et symbolique

acquis notamment au prix d'un courage absolu et d'un coût humain incommensurable, permet de comprendre l'univers familial exigeant et solidaire entre les membres de la famille. Le militantisme marxiste pour les rassembler et les unir fut bien évidemment aussi un mode d'exclusion sociale et de violence intellectuelle hors du cocon familial.

Si l'éducation est un vecteur de réussite, elle n'est pas assénée comme une exigence absolue chez les Cohen, sans doute parce que les parents, exigeants sur les sciences dures et les langues, ont conscience des qualités de leurs enfants mais aussi de leur héritage culturel. C'est, presque amusée que Marie-Élisa Cohen se confie :

« Les gosses sont toujours aussi beaux que sur cette photo – mais aussi fatigants pour moi après une journée de travail - surtout que Jean-Louis a commencé le lycée et qu'il faut perpétuellement le surveiller, sinon il ne fait pas le quart de son travail »²³.

Pour Jean-Louis les années du bac sont assez moyennes, sans doute distrait par le rugby qui lui mobilise toute son attention. Pour autant Francis Cohen fait de ses quatre enfants, des dépositaires des règles et habitus culturel de leurs exigences et appétit intellectuel. Jean-Louis Cohen est donc bien un héritier au sens sociologique du terme²⁴. La transmission des valeurs académiques procède de l'héritage patrimonial culturel familial. Elle peut être interprétée comme originaire des dispositions culturelles valorisées en second par l'école. Le meilleur exemple réside dans le séjour estival qu'il effectue en juillet 1965 dans un de ces camps de vacances dorés pour enfants de l'élite politique soviétique sur les bords de la mer Noire et qui accueille les lauréats des Olympiades, version soviétique du Concours général C'est bien en tant « qu'enfant de Thorez »²⁵ qu'il y apprend le russe, le parle et l'écrit couramment. La fratrie tout entière apprendra l'allemand en 1^{ère} langue et le russe en seconde langue, soit la langue de l'ennemi et celle de l'allié. La langue de Tolstoï lui donnera accès à la connaissance de l'histoire architecturale des premiers constructivistes jusqu'à la perestroïka.

Jean-Louis Cohen fait partie intégrante d'une dynastie intellectuelle comparable à d'autres. Ainsi, elle rappelle dans sa morphologie et sa structure celle concomitante du lyonnais Jean-Marie Domenach, chrétien de gauche, disciple du philosophe personnaliste Emmanuel Mounier, engagé dans la résistance du maquis du Vercors, secrétaire général de la revue *Esprit* avant d'en devenir directeur de 1957 à 1976. Militant il s'engagea depuis son bureau de la rue Jacob en faveur du processus d'indépendance de l'Algérie et, avec Michel Foucault et Pierre Vidal-Naquet, à la création du Groupe d'information sur les prisons (GIP) issu du manifeste du 8 février 1971 dans le but d'informer et d'alerter les intellectuels, le personnel judiciaire et social de l'état pitoyable des conditions de la prison française. Derrière Jean-Marie Domenach, on peut en effet citer la construction d'une filiation intellectuelle avec notamment le sinologue Jean-Luc Domenach, le journaliste Nicolas Domenach, la juriste Jacqueline Domenach et la réalisatrice Léa Domenach...

Dans un cas comme dans l'autre, la notion de dynastie recouvre avec la constitution du capital symbolique d'un aîné, l'extension de la sphère intellectuelle à une parentèle sans cesse élargie qui porte la responsabilité d'animer depuis leur propre domaine professionnel les ressources et les capitaux de leur(s) aîné(s) ou es). La carrière de Jean-Louis Cohen ne saurait pouvoir être comprise si on l'isole de son grand-père, de son père et de sa mère mais aussi du parcours de son frère aîné Francis physicien, de son frère cadet Yves ancien maoïste ouvrier établi au début des années 1970 chez Peugeot à Sochaux devenu directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS) et reconnu comme éminent historien des pratiques et rationalités de l'action au XX^{ème} siècle. Au-delà de la saine émulation/compétition intellectuelle entre frères, il existe bien une communauté de problématiques et réflexions scientifiques qui sourd par-delà la différence des thématiques abordées dans un cadre convergent de l'histoire des idées et de l'histoire culturelle et sociale. Les recherches d'Yves Cohen sur les questions de l'autorité et de la gouvernementalité - selon les théories de Foucault - menées en matière d'organisation managériale de l'entreprise privée ou publique ne sont guère éloignées de celles de son aîné sur les cultures des bâtisseurs modernes, les théories esthétiques et la mise en œuvre de la commande privée et publique. Leurs travaux se sont aussi parfois recoupés sur des thèmes spécifiques comme ceux de l'Union soviétique, la culture mondiale, la guerre... Mais évoquer la notion de dynastie, c'est ici mentionner la fille aînée de Jean-Louis, Mathilde, aujourd'hui professeure de philosophie du droit à l'Université de Connecticut.

2. Se former à l'architecture. De l'École Spéciale d'Architecture à l'Unité Pédagogique d'Architecture n°6

Se former plutôt qu'éduquer

Avec une scolarité primaire sans anicroche, Jean-Louis Cohen se rend tous les jeudis - autour des années 1953 et 1958 - au numéro 7 passage des Charbonniers situé à proximité de la station du métro aérien Sèvres-Lecourbe où s'est installé en 1946 en famille le photographe Willy Ronis. Son épouse Marie-Anne Lansiaux, artiste-peintre compagnon de route du PCF depuis 1938 a défendu avec enthousiasme le « Nouveau Réalisme français » qui a prôné le retour à la figuration en réaction à l'émergence de l'abstraction des deux côtés de l'Atlantique. Au-delà de son attachement en faveur d'une peinture à vocation sociale à la gloire de l'épopée ouvrière de l'après Libération, elle fournit à ses jeunes élèves les conditions d'apprendre à dessiner au fusain et peindre des natures mortes. Dans les apartés de son histoire familiale, Jean-Louis Cohen témoigne de sa prédestination à emboîter ses pas dans ceux de ses parents et de son frère aîné pour étudier les sciences physiques et chimiques et de l'ingénieur. En intégrant Maths Sup au Lycée Lakanal à Sceaux en 1966 son choix initial fut celui de la préparation aux grandes écoles scientifiques, notamment en raison de sa fascination pour l'aéronautique et sa connaissance encyclopédique des avions. Deux éléments biographiques évoqués pourraient expliquer les modalités de la réorientation d'un jeune homme qui, aux dires de ses proches, avait toujours été sensible à l'espace, à l'architecture. Le premier, porte sur la défiance qu'il exprime au fil du temps dans la constitution du lien entre idéologie et science. En 2013, il rappelle dans l'entretien accordé à Antoine Loubière et Annie Zimmermann que son père avait eu « des attitudes rigide­ment stalinienne­s lors de l'affaire Lyssenko au début des années 1950 »²⁶. Le second réside dans son admiration sans faille pour son grand-père Marcel Cohen. Si l'image paternelle fut écornée, il n'en sera jamais de celle de ce dernier. Bien qu'universitaire et



FIG. 7 y FIG. 8
Maquettes d'avions de
Jean-Louis Cohen. Les
Combes, Chassiers, 2013.
©Marina Khrustaleva

intellectuel communiste engagé, il incarne aux yeux de son petit-fils les valeurs d'éthique et de probité scientifique du grand universitaire érudit du XX^{ème} siècle. C'est aussi dans la bibliothèque du grand-père que Jean-Louis Cohen découvre l'édition de 1924 de *Vers une Architecture* de Le Corbusier. L'euphémisation du meurtre du père au profit de la valorisation du grand-père au rang même de modèle intellectuel et universitaire pourrait relever de la mesure de l'écart pouvant exister entre la science comme savoir et le militantisme comme idéologie. Pour rappeler « l'obscurantisme de la culture communiste de l'époque » des années 1960, Jean-Louis Cohen ressent le besoin d'un appel d'air intellectuel que le bouillonnement pré-révolutionnaire des années 1965-1968 offre à la jeunesse française. Comme il en fut le cas pour toute cette nouvelle génération, la révolution estudiantine de mai 1968 alors qu'il n'a que 19 ans est un moment déterminant de son existence. Elle valide a posteriori le message marxiste qui l'a entouré pendant toute son enfance et adolescence.

Le choix de l'architecture

La vocation de se réorienter vers les études d'architecture est clairement située. Elle est directement liée à sa rencontre de Paul Chemetov. De vingt ans son aîné, ce dernier architecte, fils d'intellectuel et de socialiste révolutionnaire russe, est passionné de philosophie. Il revendique que pour être architecte, il vaut mieux avoir fait des études de philosophie. Il est voisin de vacances estivales des parents de Jean-Louis Cohen qui le reçoivent dans leur propre maison ardéchoise des Combes, à Chassiers, acquise en 1962 avec les indemnités de déportée dans un camp nazi octroyées par la République Fédérale d'Allemagne et reçues par Marie-Élisa Cohen. Francis Cohen s'entend bien avec ce praticien communiste qui a suivi ses études d'architecture dans l'atelier de l'architecte résistant communiste André Lurçat. Paul Chemetov est passionné par les débats de société et lecteur assidu de *La Nouvelle Critique*. Avec Jean Deroche, son ami de l'École des Beaux-Arts, il renouvelle la maquette de *Clarté*, journal de l'Union des étudiants communistes (UEC), recréé en 1956. Les deux intègrent au début des années 1960 l'Atelier d'urbanisme et d'Architecture (A.U.A) constitué dans le but de promouvoir une pratique professionnelle inclusive des métiers de la maîtrise d'œuvre et de l'aménagement



urbain. Paul Chemetov travaille déjà sur le projet d'extension de la Villeneuve à Grenoble. Ils sont rapidement mandatés pour travailler avec l'architecte communiste brésilien Oscar Niemeyer afin de réaliser la première tranche 1968-1971 de la construction du nouveau siège du PCF place Colonel Fabien. Ils prennent le titre d'architecte, Jean Prouvé celui d'ingénieur et Niemeyer le titre d'architecte en chef. En 1965, *La Nouvelle Critique* publie un entretien de Niemeyer par Jean Deroche²⁷. En septembre 1971 la même revue construit un dossier sur le projet de « nouvelle maison du PCF » familièrement définie comme la « maison des communistes »²⁸. Cet « exemple d'architecture contemporaine...marque de la société socialiste » de son concepteur est composé sur la façade d'un mur rideau de Jean Prouvé. Il rend compte au plan formel de la force du parti dans les temps mêmes de préparation d'un programme commun de gouvernement signé dans ses murs le 27 juin 1972 entre le Parti socialiste et le Parti communiste. Mais les discussions vont bon train avec Francis Cohen sur des sujets plus vastes tel celui de la ligne politique et culturelle de *La Nouvelle Critique* pour laquelle se passionne également Chemetov. Quant au métier d'architecte, il n'a eu de cesse de revendiquer que « l'architecte est un intellectuel qui doit prendre parti dans les débats qui agitent son époque... »²⁹.

Quel choix d'Unité pédagogique d'architecture ?

C'est dans cette effervescence intellectuelle également marquée au milieu des années 1960 par la fréquentation des AG et meetings politiques se déployant dans le tout Paris de la contestation estudiantine et politique mais aussi la fréquentation la cinémathèque française du 29 de la rue d'Ulm puis du Palais de Chaillot que Jean-Louis Cohen prend une décision majeure. Il abandonne l'idée de préparer une école d'ingénieur « dernier vestige de la vocation scientifique » de ses parents. Son choix est de s'orienter vers l'architecture. Quel établissement peut-il intégrer ? Au cœur de la révolution de mai 1968 à venir se situe la délégitimation de l'École des Beaux-Arts. Paul Chemetov ne manque pas de fustiger « ce lieu sidérant d'inculture et de bêtise avec son hymne *Le Pompier*, que pour un rien les étudiants entonnaient en cœur ». Le constructeur René Sarger que rencontre le jeune Jean-Louis Cohen le met en garde contre son conservatisme et l'abstraction de son enseignement. C'est un peu avant le démantèlement progressif de l'enseignement de l'architecture à l'école des Beaux-Arts et en attente de la création des cinq premières unités pédagogiques d'architecture (UPA) par le décret du 6 décembre 1968 du ministre d'État André Malraux, Jean-Louis Cohen fait le choix à l'automne 1967 de la vénérable École Spéciale d'Architecture (ESA) créée en 1865 au 254 Boulevard Raspail. Elle serait la mieux à même de répondre à ses exigences de connaissance et de rigueur scientifique. Il y apprend dans un premier temps à dessiner selon les critères pédagogiques de la restitution des ordres ioniques, doriques et corinthiens.

La situation évolue favorablement avec le renvoi par les étudiants après Mai-Juin 1968 du corps enseignant et de son directeur. Marc Emery Rédacteur en chef de *L'Architecture d'Aujourd'hui* depuis 1964 succède au malheureux déchu. Élève de Louis Kahn, Marc Emery fils de Pierre-André Emery ancien collaborateur avec Louis-Miquel sur les dossiers algériens de Le Corbusier, a lui-même travaillé au 35 rue de Sèvres sur le couvent de La Tourette et le pavillon du Brésil de la Cité Universitaire de Paris. Dans la proximité du mouvement lettriste et des surréalistes, il se rapproche du mouvement situationniste dont le chef de file Guy Debord réclame avec vigueur dans *La Société du Spectacle* le dépassement de l'aliénation de « l'urbanisme (qui) est l'accomplissement moderne de la tâche ininterrompue de sauvegarde du pouvoir de classe »³⁰. Le programme d'enseignement de l'ESA devenue une association en cogestion est entièrement rénové. Entre sa pratique de seconde ligne de l'équipe de rugby de l'école, les séances à la cinémathèque et les manifestations contre la guerre du Vietnam, Jean-Louis Cohen bénéficie d'un enseignement innovant dont le but est de fabriquer, selon l'expression consacrée de l'époque, l'architecte d'un « type nouveau » devant s'émanciper des règles professionnelles ordinaires « archaïques et dépassées » et qui « ne correspondent en rien ni à la réalité ni aux besoins de notre époque »³¹.

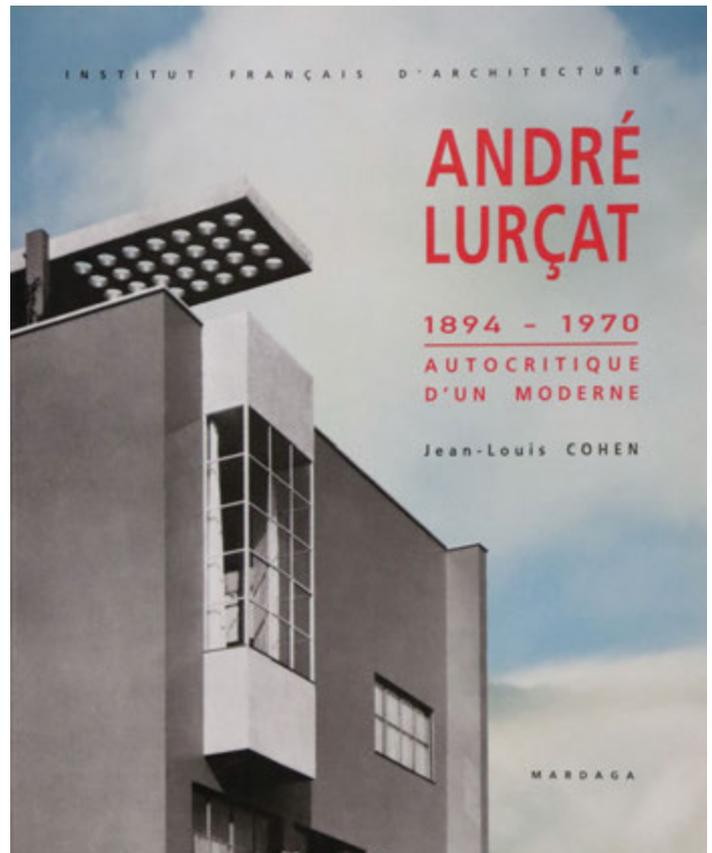
La refondation d'un nouvel enseignement forgé sur une « pédagogie tendancielle »³², bénéficie aux sciences sociales qui voient débarquer de enseignants prestigieux : Anatole Kopp membre du PCF mais démissionnaire en raison de l'invasion par les troupes du Pacte de Varsovie de la Tchécoslovaquie et auteur de *Ville et Révolution*³³ premier ouvrage en langue française sur les enjeux et conflits autour du constructivisme russe et la constitution d'une théorie et doctrine architecturale et urbanistique soviétique ; le philosophe-sociologue Jean Duvignaud ancien résistant également ancien membre du PCF déjà auteur d'une sociologie du théâtre et d'une sociologie de l'acteur³⁴ ; l'architecte Pierre Saddy qui à 35 ans qui possède déjà actif un palmarès éloquent d'historien critique notamment dans la gazette de la Grande Masse *Melpomène*³⁵ ; le maître-verrier, architecte et philosophe Paul Virilio qui s'engage jute à ce moment-là pour toute

sa carrière à l'ESA en tant que chef d'atelier reconnu pour son travail sur les bunker du Mur de l'Atlantique³⁶ et son adhésion à une architecture nouvelle de la « fonction oblique »³⁷ avec son ami Claude Parent. Au titre des conférenciers, il faut encore citer le philosophe Henri Lefebvre résistant communiste exclu du PCF en 1958 pour son anti-stalinisme professeur à l'Université de Nanterre et auteur de *La critique de la vie quotidienne*³⁸ et du *Droit à la Ville*. Il milite pour une désaliénation des habitants des villes dépendant d'un mode de vie produit par les technocrates publics et la promotion privée et la reconquête de la ville par le peuple. Jean-Louis Cohen rappelle également l'apport qu'a représenté les interventions pédagogiques de Yona Friedman dans le domaine des structures et villes spatiales³⁹, celles des designer Roger Tallon et Georges Patix et pour l'architecture Louis Kahn consacré pour son projet de la Phillips Exeter Academy Library. Grâce à son ami d'enfance François Chaslin, Jean-Louis Cohen s'engage les étés en stage sur les chantiers de l'entreprise GEEP Industries du résistant et ingénieur Paul Chaslin qui construit des collèges et lycées préfabriqués et l'université de Vincennes⁴⁰. Si l'on ajoute à cette première année de formation, le suivi du cours dessiné d'Art appliqué aux Métiers par le constructeur Jean Prouvé au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM)⁴¹, l'année initiale de formation de Jean-Louis Cohen fut particulièrement riche et fructueuse. La découverte de l'architecture semble déjà procéder d'un processus d'acculturation qui lui renouvelle son regard. Tout en restant marqués pour la plupart du sceau de l'analyse marxiste, les enseignements suivis lui offrent les moyens de renouveler son appréhension de la réalité du monde et ses modalités d'agir.

À la fin de sa troisième année de l'ESA, en 1970, Jean-Louis Cohen se décide à rejoindre l'enseignement public de l'architecture. Il fait le choix de la toute nouvelle UPA, la n°6 qui se crée en février 1969 au 14 rue Bonaparte dans les locaux de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts (ENSBA). Constituée sur la base du regroupement des étudiants

FIG. 9
Jean-Louis Cohen, 1971.
©Photo François Chaslin.

FIG. 10
Jean-Louis Cohen, *André Lurçat*. 1894-1970.
Autocritique d'un moderne,
Pierre Mardaga Éditeur,
1995.



et enseignants ayant refusé d'intégrer les cinq premières déjà créées, elle est déjà considérée comme l'école de la contestation gauchiste des « enfants perdus » de mai 1968 par la présence en son sein de groupuscules révolutionnaires d'extrême-gauche⁴². Par ce choix, Jean-Louis Cohen fait preuve de grande liberté intellectuelle puisqu'il ne se rend pas à l'UPA1 qui, alors domiciliée à côté au 15 quai Malaquais de l'ENSBA, rassemble pourtant de nombreux enseignants proches du PCF dont son ami "Paul Chemetov, et se définit" comme l'école des communistes. Y enseignent également Jean Deroche et Claude Schnaidt directeur de l'Institut de l'Environnement nouvellement créé sur les terrains de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs au 31 rue d'Ulm. Moins qu'une forme d'émancipation de son milieu familial, le choix d'opportunité de Jean-Louis Cohen procéderait d'un double point de vue. Le premier est celui de sa curiosité et appétence intellectuelle pour des débats et échanges aussi rugueux fussent-ils, conduits dans le quiproquo, la violence des mots et des jugements hâtifs, les anathèmes révolutionnaires et anarchistes. La nouvelle école qui comprend des figures majeures de la contestation est communément qualifié d'extrême gauche. Militant gauchiste, Jean-Pierre Le Dantec est en 1967 responsable de l'Union des Jeunesses communistes marxistes-léninistes (UJCML) qui, dissoute par décret présidentiel le 12 juin 1968 donne lieu en septembre suivant à la création de la Gauche prolétarienne (GP ou Gépé). Directeur de *La Cause du Peuple*, il est arrêté, placé en détention provisoire et condamné à une année de prison. Partisan de la propagande par le fait « soit la guérilla contre l'État » il enseigne dès 1970 la construction, l'histoire et la culture, le paysage et le projet. Le philosophe Jean-Paul Dollé enseignant à l'Université de Paris VIII Vincennes et co-fondateur d'UPA6 est un ancien membre de la jeunesse communiste durant la guerre d'Algérie. Proche de Jean-Pierre Le Dantec il a également participé à la création de l'UJCML Il enseigne à UPA6 la philosophie urbaine. Leader maoïste des barricades de mai 1968, l'architecte Roland Castro engagé dans la lutte contre la guerre d'Algérie et ancien exclu du PCF a mené les grèves de l'Ecole des Beaux-Arts. Il participe en 1968 au mouvement maoïste *Vive le communisme* (VLC) créé à l'Université de Nanterre rebaptisé l'année suivante en *Vive la révolution* (VR). Membre du



corps enseignant depuis la fondation d'UP6, il enseigne sa détestation pour le mouvement moderne et Le Corbusier en particulier et défend dans ses studios l'idée d'une architecture intégrée à l'espace urbain à partir de la réflexion sur les usages urbains sociaux, la participation et la citoyenneté démocratique. De ce point de vue, il peut être rapproché de l'architecte-ingénieur David Georges Emmerich, d'origine juive hongroise déporté d'Auschwitz qui a quitté en 1948 son pays sous le joug communiste pour rejoindre Paris en 1951 après avoir séjourné en Israël. Son enseignement de la construction délivré dès 1959 à UPA6 s'élabore à partir de la critique acerbe de l'architecture moderne et de la reconstruction de 1945 qualifiée de « totalitarismes »⁴³.

Le refus d'intégrer UPA1 semble relever chez Jean-Louis Cohen de son second intérêt pour intégrer un lieu idéologiquement en chantier et pleinement ouvert et arrimé sur les enjeux de culture et de connaissance des sciences humaines. Cela semble également aller de pair avec ses réticences à s'asseoir sur les bancs d'une unité d'enseignement corsetée idéologiquement et formellement par une conception du projet architectural qui définit la modernité à partir des apports des théories brutalistes et de la définition du bâtiment construit comme infrastructure et/ou superstructure. Comme cela fut un trait de sa personnalité, les positions outrancières l'ayant toujours prêté à sourire plus qu'à en prendre ombrage, l'antimodernisme radical d'UPA6 ne semble aucunement l'inquiéter. En réalité, il porte déjà son regard sur les débats italiens du retour à l'histoire comme réification des formes urbaines passées pour prendre en considération les nouveaux modes de vie. Jamais Jean-Louis Cohen ne regretta le choix d'UPA6 tant il y trouva une « effervescence créatrice ». En 1973, il obtient le titre d'architecte DPLG. Il est recruté par Robert Joly architecte conseil du Gouvernement dans le Lot qui le nomme architecte du bureau de l'assistance architecturale dans son département. Il s'agit de conseiller les demandeurs de permis de construire dès lors qu'il y a un problème de conformité architecturale dans la demande de leurs projets. Il quitte ses fonctions en 1975⁴⁴.



FIG. 11
Jean-Louis Cohen et
François Chaslin, Vienne,
1967 . ©Photo François
Chaslin.

FIG. 12
Jean-Louis Cohen et
Alexandre Adler, Vienne,
1967. ©Photo François
Chaslin.

3. La Nouvelle Critique : Le banc d'essai de la construction d'une pensée critique de la production architecturale

Un milieu intellectuel en soi

C'est durant ses études à UPA6 qu'il s'engage pour la première fois dans le travail d'écriture. La revue est toute trouvée. Il s'agit de *La Nouvelle Critique* dont son père vient de prendre la direction. Par son investissement continu dans le marxisme militant, elle a, dès sa fondation, ouvert ses pages aux analyses de Francis Cohen devenu l'un de ses importants auteurs. Ses réflexions d'après-guerre, au fil des numéros, s'établissent sur tout sujet de société et de culture tel le cinéma. Marie-Élisa Nordmann y rend hommage au Prix Nobel de chimie Irène Joliot-Curie décédée⁴⁵ et consacre deux comptes-rendus à des ouvrages en lien avec la déportation et le nazisme⁴⁶. Marcel Cohen est cinq fois présent au titre de la linguistique⁴⁷.

En dépit de leur modestie, les interventions initiales de Jean-Louis Cohen ne peuvent se soustraire à l'esprit idéologique de la revue. L'année 1972 est celle de tous les espoirs du changement avec notamment le 7 juin la signature du Programme de gouvernement entre le secrétaire du PCF Georges Marchais et le secrétaire du Parti Socialiste (PS) François Mitterrand. Les questions culturelles reviennent sur le scène politique. Roland Leroy membre du bureau politique du PCF milite pour une « politique (culturelle) de classe » qui « s'efforce donc d'être une politique d'alliance, une politique humaniste une politique nationale »⁴⁸. Avant même l'obtention de son diplôme d'architecte, Jean-Louis Cohen participe au numéro thématique consacré à la célébration de la fête de *L'Humanité* et la préparation de celle de



FIG. 13

La Nouvelle critique, numéro 60 de janvier 1973.



FIG. 14 a y FIG. 14b
Jean-Louis Cohen à Bollène,
1972. ©Photo François
Chaslin.

1972. La réalisation de ce que le parti décrit dans les années 1930 comme « l'apparition de ville de la ville d'un jour », soit la « cité de la quatrième ville de France » exige d'aborder les « aspects architecturaux...qui ne se résolvent pas par une activité de cabinet, mais par une pratique sociale en relation avec les conditions idéologiques et politiques... »⁴⁹. Le ton est ainsi donné. La description historique menée sur la « fêtes en plans » de 1926, 1933 et 1935 et 1958 définit l'architecture comme l'outil technique et urbanistique à même de garantir le succès de la manifestation. La fête de L'Humanité est donc bien une affaire de conception architecturale dans le respect du programme idéologique et politique d'une politique culturelle communiste. L'interview de Maurice Béjart qui doit participer pour la deuxième fois à la fête relève de la même approche politico-esthétique de la mise en scène du ballet.

Bien qu'il apparaisse que comme simple collaborateur et non comme auteur, cette expérience initiale restitue Jean-Louis Cohen à la fois dans l'appropriation du discours marxiste sur l'architecture et son intégration dans les cercles des architectes du parti et de ses intellectuels. La relation est concrètement nouée avec Anatole Kopp. La préparation de son mémoire de diplôme autour de la question *Y-a-t-il une pratique architecturale de la classe ouvrière ?* soutenu en 1973 se situe dans la droite ligne de son questionnement marxiste de l'architecture. Ce premier banc d'essai réussi, les appels à des interventions identifiées par sa marque de fabrique – J.L.C. – se font plus pressants dès cette année-là. En janvier 1973 il rapporte dans la Rubrique « Art Présent » de *La Nouvelle Critique* l'ouvrage de Marcel Cornu sur *La Conquête de Paris*. Et d'affirmer haut et fort après avoir constaté la marche forcée du « capitalisme monopoliste d'État » que « Les luttes, la pratique des municipalités démocratiques (l'exemple de la rénovation d'Ivry est donné) préfigurent l'avenir : la « Reconquête » de Paris par la classe ouvrière et les couches qui en sont chassées, est à l'ordre du jour »⁵⁰. La théorie du capitalisme monopolistique d'État de Lénine, qui a donné lieu à la conférence de Choisy-le-Roi en mai 1966 est une théorie prisée par le milieu intellectuel marxiste mobilisé autour du Centre de Sociologie urbaine (CSU) qui, créé en 1970, dénonce la collusion d'intérêt entre les planificateurs technocrates et les grands travaux de l'État capitaliste gaulliste et pompidolien⁵¹.

formes audacieuses pour le plus grand nombre. Pourquoi s'empêcher de reprendre le rêve de Francis Jourdain qui voyait des mobiliers de haute qualité, de prix accessibles, vendus dans les magasins populaires ? Pour quelles raisons ouvriers et employés ne préféreraient-ils pas un intérieur meublé dans un esprit sobre, plastiquement séduisant dans sa fonctionnalité, au lieu et place de faux Louis XV ou XVI, de chambres Régency (coûteuses) ou en plaqué teck ?

On peut estimer que seul un gouvernement de gauche pourra créer les conditions d'un tel choix. Certes, ce ne sera pas là une des priorités de la politique nouvelle, mais, à long terme, on peut espérer qu'il en appellera aux meilleurs artistes et architectes de notre temps pour leur faire commande de mobiliers répondant aux critères esthétiques et de production du design.

Le régime présent voudrait faire du design le style de son règne comme il y a eu un style Louis Philippe. Souci de classes prévaut donc sur toute considération sociale. A un siècle et demi de distance, le bourgeois Pompidou ne dément pas en ce domaine aussi, le roi-bourgeois.

L. C.

La conquête de Paris

La faible boule des déclarations de M. Pompidou sur l'art et l'architecture s'est apaisée : le 16 octobre, en se confiant au *Monde*, le président de la République n'a fait que donner un semblant de couverture idéologique à la curée des monopoles sur l'urbanisation de Paris ; en 1965, encore premier ministre, c'est par une lettre au préfet de la Seine qu'il avait affirmé l'appui politique du pouvoir à la « grande œuvre de rénovation de la capitale », qui permettrait d'« assigner » aux constructeurs privés des « zones suffisamment vastes, à l'intérieur desquelles les contraintes seront réduites au minimum ». Chacun peut voir les résultats de cette politique, dans un Paris de plus en plus réservé aux bureaux, aux logements de luxe et à la cohorte de voitures que suscite la grande misère des transports en commun.

Un outil bienvenu pour l'intelligence des transformations passées et présentes de la capitale est l'ouvrage de Marcel Cornu, *La Conquête de Paris*.

Un travail minutieux de documentation et une érudition sans faille permettent à Marcel Cornu de tracer l'histoire de la prise en main de Paris par la bourgeoisie. *La Conquête de Paris* apporte avant tout nombre d'éléments nouveaux sur les transformations d'Hausmann. La réglementation des débuts du XX^e siècle, la naissance de la politique du logement social sont exposés avec vie, avec verve même et l'on a plaisir à démonter avec

l'auteur les bricolages théoriques sur lesquels se fondent les développements plus récents (schémas directeurs de la région parisienne et de Paris intramuros).

A sa lecture, on apprécie mieux le caractère de l'étape actuelle, où le capitalisme monopoliste d'Etat (dont tous les aspects relatifs à l'urbanisme mériteraient plus de place dans un tel livre) se donne tous les instruments pour réaliser à son profit rénovations, et « villes nouvelles » : maîtrise du sol, contrôle des plans d'urbanisme, garantie de marchés importants par l'Etat, recours aux vieux thèmes idéologiques, tel le « pavillon », etc.

Les luttes, la pratique des municipalités démocratiques (l'exemple de la rénovation d'Ivry est donné), préfigurent l'avenir : la « Reconquête » de Paris par la classe ouvrière et les couches qui en sont chassées, est à l'ordre du jour...

Jusqu'au 3 janvier 1973, le livre de M. Cornu trouvait une illustration au Musée des Arts Décoratifs, où 100 photoconstats (prises de vues au même endroit, à un demi siècle d'intervalle) de la banlieue parisienne montrent comment toute une vie sociale et le cadre urbain qui l'autorisait, ont disparu ; reconquérir Paris, ce sera aussi y retrouver cette vie sociale.

J. L. C.

Marcel Cornu : *La Conquête de Paris*. (343 pages, Collection « Environnement et Société » Mercure de France éditeur 32 F.).

Alibis d'une politique

Chacun sait que le budget des Affaires culturelles n'excède pas 0,51 % du budget national — 0,47 % en réalité compte tenu des enveloppes dévolues au Centre Beaubourg, au lancement de la Cité interministérielle des Archives de Fontainebleau et à la dépréciation monétaire — ce qui fait de M. Duhamel le seul ministre « Demi pour cent » que nous ayons. Eh bien, pour montrer que le gouvernement a le souci de la culture et pour effacer l'impression fâcheuse qu'ont produits à plusieurs reprises des achats d'œuvres françaises importantes par des collectionneurs étrangers, les musées nationaux (entendez le gouvernement) ont fait l'acquisition pour la somme de dix millions de francs actuels du célèbre tableau de Georges de La Tour « Le triporteur à l'as de carreau », découvert en 1926 chez un antiquaire de l'île Saint-Louis. Un record, il va sans dire. Record auquel M. Giscard d'Estaing n'est pas étranger puisqu'il a eu le bon goût d'octroyer la moitié des dix millions.

« Son achat, a commenté M. Laclotte, conservateur en chef du Département des Peintures du Louvre, souligne avec force l'orientation nou-

velle de la politique française qui n'hésite pas à acquérir des œuvres de première grandeur. »

Fallait-il ou non offrir dix millions de francs au possesseur suisse de cette toile ? Peut-être, si la France avait un budget et des programmes de l'Education nationale favorables à l'éveil des jeunes, à partir de l'école primaire, aux disciplines artistiques, sans doute si une politique muséographique ponctuée de grands moments populaires était en place, oui enfin si d'autres secteurs aussi vitaux que la lecture publique n'étaient pas délaissés.

C'est aussi dans de tels déséquilibres que doit être appréciée l'action de l'Etat en matière de culture.

Certes, le tableau de La Tour accroché dans la Grande Galerie du Louvre est une de ses œuvres les mieux réussies et, éloge empoisonné, une des plus restaurées. Mais qu'importe, son achat par l'Etat à grand renfort de publicité, a servi à impressionner le public et les artistes, toujours sensibles en pareils cas.

Cette opération a été suivie presque en même temps de celle montée au Grand Palais en vue de l'Expo-72. Organisée à l'initiative du président de la République en raison de l'intérêt qu'il porte à l'art contemporain, cette manifestation a fait l'unanimité contre elle. Elle a été ignorée du public habituel des grands musées, boudée par de nombreux artistes, décriée par de nombreux autres. Or, les deux millions de francs avoués pour le coût de cette exposition ont abouti à quel résultat ? Les artistes ont été divisés en raison de la politique de sélection pratiquée par M. François Mathey nommé alors responsable du comité de sélection ; à la suite de l'appel des forces de police (par qui ? pour quoi ? mystères non encore éclaircis), des brutalités qui en ont résulté et des décrochages d'œuvres qui ont suivi, la télévision s'est empressée de montrer à la France entière qu'en dépit de la magnanimité des pouvoirs publics, les artistes étaient des gens capricieux, voire violents, qui ne savent pas ce qu'ils veulent ; le marché de l'art à Paris ne s'est pas ressenti outre mesure — mais peut-on déjà l'affirmer ? — du « coup de pouce » nécessaire à la relance des affaires (une cinquantaine de peintres sont à l'heure actuelle liés par contrat aux galeries parisiennes contre près de trois cents avant la crise de la fin 1962) ; en dépit des ventes aux enchères « gonflées » par des enchérisseurs intéressés, à l'Espace Cardin, Paris n'est pas près de récupérer sa place de marché commercial perdu depuis plus de douze ans au profit de New York.

A ce compte, les deux millions investis par M. Duhamel risquent d'avoir été un coup d'épée dans l'eau, autrement dit un saupoudrage de plus. Le ministère des Affaires culturelles a alors beau jeu de dire et laisser répéter que le public français est rétif à l'art contemporain et que les artistes — les ingrats — n'ont même pas eu la loyauté de reconnaître publiquement la générosité dont les pouvoirs publics ont fait preuve à leur égard.

L. C.

la nouvelle critique

88

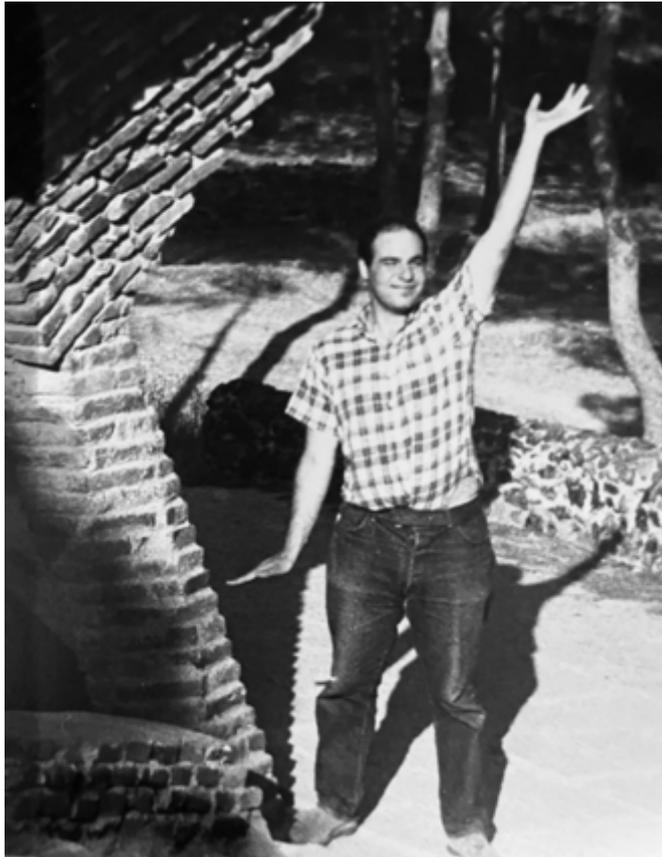


FIG. 15
Jean-Louis Cohen, « La conquête de Paris », *La Nouvelle critique*, janvier 1973, n°60.

FIG. 16
Jean-Louis Cohen dans le Parc Guëll de Barcelone, 1973. ©Photo François Chaslin.

Deux mois plus tard, Jean-Louis Cohen examine avec enthousiasme le projet de la Villeneuve de Grenoble réalisé par l'Atelier d'Urbanisme et d'Architecture (AUA) et celui de la Grande Borne d'Émile Aillaud. Il rappelle en conclusion que « Le champ de l'architecture et de l'urbanisme permet d'utiles observations : plus que jamais il y a la place d'une critique marxiste de l'architecture ; cela suppose que l'on commence à se donner outils de lecture de la réalité »⁵². La XV^{ème} Triennale de Milan de décembre 1973 organisée par Aldo Rossi est pour Jean-Louis Cohen d'une actualité majeure en ce qu'elle pose la question de l'architecture urbaine sur la base de l'autonomie de la discipline architecturale dans un temps même de scission avec le courant de l'architecture radicale. Le concept de *La Città analoga* de l'architecte Arduino Cantàfora proche de Rossi que Jean-Louis Cohen n'évoque pas ici offre les conditions de repenser le lien entre les édifices de l'histoire urbaine et le projet architectural d'aujourd'hui. Ce qui l'émeut outre mesure c'est moins le retour au discours sur la monumentalité que le retour à une esthétique de la ville d'Aldo Rossi et de Carlo Aymonino. Mais malicieux, Jean-Louis Cohen conclut ainsi :

« La confrontation de l'analyse des centres urbains anciens, de leur unité architecturale, d'un côté, et des manifestations de la politique urbaine du capitalisme monopoliste d'État où le modèle spatial du lotissement est appliqué à l'échelle de la ville et du territoire est plus fondée : La question posée est celle de l'incapacité du système capitaliste à produire un milieu urbain cohérent, un univers de signes architecturaux articulés et lisibles : il produit les valeurs d'usages séparés. Il ségrège les classes, les pratiques dans l'espace : le mérite des projets de la tendance rationaliste à l'œuvre en Italie est de nous faire comprendre combien l'histoire de l'architecture, l'analyse de la ville comme un ensemble architectural – peuvent donner des instruments à la recherche projectuelle – peuvent donner les prémisses d'un travail sur des fondements d'une architecture « rationnelle » voire plus démocratique »⁵³.

Art présent

La Triennale, Milan

A Milan, dans le parc derrière le château des Sforza, succédant au festival de l'*Unità*, qui y rassemble des foules au début septembre, s'expose cet automne la quinzième Triennale.

La Triennale a toujours été un reflet plus ou moins distordu des grandes tendances du mouvement des arts, du design, et de l'architecture en Italie. Cette année, le miroir semble bien brisé, et ce sont des images fragmentaires de crise que l'on en reçoit : la seule cohérence des sections de l'exposition, à l'exception de la section d'architecture, sur le contenu de laquelle nous reviendrons, est une sorte de regard nostalgique sur le passé.

Une rétrospective de l'œuvre de Mackintosh¹ mise à part, la section de design est écartelée entre les derniers souffles des épigones du design fonctionnaliste, et l'impasse théoricienne de l'« antidesign », direction prise par quelques-uns des chercheurs les plus intéressants de Milan.

Nous ne nous étendons sur les participations étrangères, très hétéroclites, que pour souligner la différence essentielle que l'on y peut repérer entre la production des quelques pays socialistes représentés et celle des pays capitalistes, où le seul ensemble constitué est toujours une exposition à thème historique, sur le centenaire de l'*Architectural Association* de Londres⁴ : les sections roumaines, yougoslaves et hongroises permettent de découvrir des projets et des objets d'*industrial design* à remarquer pour leur cohérence, leur capacité à constituer, à terme, une production homogène des objets de la vie quotidienne.

Symptomatique du regard en arrière sur soi-même de la quinzième Triennale est la grande rétrospective de... la

Triennale de Milan, collection de sculptures, de peintures, de céramiques, de meubles dont le caractère est celui d'un tas, d'un amas d'objets qui permet de réaliser quelle peut être la marginalité des productions exemplaires dans l'accumulation des pièces d'exposition d'une cinquantaine d'années d'existence.

La section d'architecture, de son côté, assume dans un mode tout différent l'histoire — son histoire propre — et celle, surtout, du mouvement moderne ; elle nous paraît poser des problèmes cruciaux, dans sa construction contradictoire : y voisinent en effet une récapitulation du travail théorique et projectuel de l'aile « fonctionnaliste » du mouvement moderne en architecture, de son courant rationaliste, que l'on peut regrouper autour de Hans Meyer, Hans Schmidt, Moïse Guinzbourg, par exemple³, et un ensemble de projets contemporains. Cette section est le noyau remarquable de la Triennale en ce sens qu'elle pose le problème de l'histoire de l'architecture, d'une part, et celui de l'architecture de l'ensemble urbain de la ville, d'autre part, d'une manière qui nous semble devoir faire avancer la réflexion dans notre pays :

La question posée du projet architectural — et notamment du projet d'école, ne peut certes s'extraire du contexte italien où le système de l'enseignement de l'architecture est investi par un débat multiforme, souvent d'ailleurs tranché de manière autoritaire⁴. Toutefois, la tendance monumentaliste, le retour à une esthétique de la ville prise comme un ensemble, que traduisent les projets d'Aldo Rossi, de Carlo Aymonino, et de leurs élèves de Milan, de Zurich, de Venise, sont propres à nous faire réfléchir :

La question du monument est souvent en effet le pivot de la théorie de la convergence en architecture ; le discours de base de cette histoire est l'assertion qu'un « même monumentalisme » — qu'une même « forme architecturale » vêt nécessairement des « contenus » semblables et que les

sociétés « totalitaires » de toute obédience secrètent les mêmes bâtiments « autoritaires » — ou « répétitifs ».

C'est ainsi que le fait d'importance historique, si on le confronte aux pratiques du monde capitaliste, de la reconquête par la classe ouvrière des centres urbains, dont les capitales des pays socialistes nous donnent l'exemple, est souvent masqué par une critique sommaire du « style » de l'architecture qui l'a signifié.

La confrontation de l'analyse des centres urbains anciens, de leur unité architecturale, d'un côté, et des manifestations de la politique urbaine du capitalisme monopoliste d'Etat où le modèle spatial du *loisissement* est appliqué à l'échelle de la ville et du territoire est plus fondée :

La question posée est celle de l'incapacité du système capitaliste à produire un milieu urbain cohérent, un univers de signes architecturaux articulés et lisibles : il produit des valeurs d'usages séparés. Il ségrège les classes, les pratiques dans l'espace : le mérite des projets de la tendance rationaliste à l'œuvre en Italie est de nous faire comprendre combien l'histoire de l'architecture, l'analyse de la ville comme un ensemble architectural — peuvent donner des instruments à la recherche projectuelle — peuvent donner les prémisses d'un travail sur des fondements d'une architecture « rationnelle », voire plus « démocratique »...

J.-L. C.

1. Charles Rennie Mackintosh est l'homme-orchestre du Modern Style britannique. Il est l'auteur de plusieurs bâtiments à Glasgow, et a dessiné une gamme très large de sièges, de tables, de tissus, exposés à Milan.

2. Cette exposition est passée à Paris en mai dernier, à l'Ecole Spéciale d'Architecture. Elle effectuera cet hiver une tournée des principales Unités Pédagogiques d'Architecture de province.

3. Un recueil de textes choisis des années 1920-30 et des textes théoriques italiens actuels, *l'architettura nazionale* (Bertoli éditeur, reprend l'essentiel des panneaux de la section d'architecture).

4. Par exemple au Polytechnique de Milan, d'où l'ensemble des enseignants progressistes ont été expulsés.

Huitième Biennale de Paris

Ce texte est le résultat d'un entretien que la commission « Art plastique » de *La N.C.* a eu avec notre camarade Raoul-Jean Moulin, critique d'art, membre de la commission internationale de la Biennale de Paris. Il s'agit d'un livre parcourus dans et autour de la huitième Biennale (15 sept.-21 oct.) qui donne lieu à une suite de réflexions sur les démarches et les tendances actuellement repérables chez les jeunes artistes (20 à 35 ans) d'Europe, d'Amérique et d'autres pays (Japon, Australie, etc.).

Le tournant grenoblois et l'architecture comme fait social et politique

Mais déjà, comme il en fut toujours dans sa manière d'être et de faire Jean-Louis Cohen reconduit le lecteur vers le nouveau projet que représente le colloque organisé les 6 et 7 avril 1974 à Grenoble par la Fédération de l'Isère du PCF et *La Nouvelle Critique... Pour un urbanisme...*⁵⁴ Avec la complicité de François Ascher, membre du parti et enseignant d'économie et de sociologie de l'unité d'Enseignement et de recherche « Urbanisation Aménagement » de l'Université Pierre Mendès France, officine politique et laboratoire d'idées du maire socialiste de Grenoble Hubert Dubedout, les deux amis souhaitent interroger l'impossible réalisation d'un projet d'urbanisme de qualité démocratique et citoyenne en raison même de la surpuissance du capitalisme monopoliste de l'État.

La critique de l'État souverain et autoritaire en matière d'aménagement ne pouvait que mobiliser la revue sur la relation entre architecture et politique. Il s'agit ni plus ni moins que de prolonger la polémique engagée entre Ionel Schein et Oscar Niemeyer et redéployée en octobre 1973 dans *Combat et L'Humanité* entre Ionel Schein d'une part et Anatole Kopp et Paul Chemetov qui décrit le premier comme « le docteur Knock de l'architecture mesmérénne ». Dans le flot des questions en débat, deux traduisent mieux que d'autre la nature même du questionnement du PCF en ces temps d'incertitude du rapprochement PCF et PS. Une « architecture de gauche » pourrait-elle être possible dès lors que les rapports de production ne changent pas ? Quels pourraient être par ailleurs les effets de la mise en œuvre du Programme commun de gouvernement adopté le 27 juin 1972 sur la pratique de l'architecture ? Une fois les concepts élémentaires posés - « l'architecture du capital », « l'architecture de la force du travail et de la reproduction », « l'État bourgeois », « l'architecture bourgeoise », le débat s'enlise très rapidement sur la question du contenu socialiste de l'architecture au-delà même de la seule appréhension de l'enjeu pour le peuple et d'un nouveau mode de vie à promouvoir. L'arrivée souhaitée de la gauche unie au pouvoir est vécue par Anatole Kopp comme l'opportunité de pouvoir enfin produire les 700 000 logements par an inscrits au programme. En référence à la campagne des Cent Fleurs engagée par Mao pour faciliter le rapprochement entre le parti communiste et le peuple chinois, Paul Chemetov réclame pour sa part la mise en œuvre « d'une politique des « Cent Fleurs » en architecture » permettant de redonner sur le modèle de Bologne « la participation effective des citoyens » à l'aménagement de leur environnement et cadre bâti. Jean Renaudie recommande une meilleure prise en compte « du développement des forces productives, de la socialisation du travail en architecture ». Fait intéressant, il recommande la « prise en compte de la recherche et de la recherche architecturale qui n'est pas, comme actuellement le « Plan Construction »⁵⁵ dans la formation des architectes » qui permettrait d'élever le niveau de conscience de la profession. S'il s'avère illusoire de situer précisément l'apport de cette enquête à la maturation de Jean-Louis Cohen, on peut retenir qu'elle corrobore deux points sur lesquels sa conviction est entière : que l'architecture en tant que fait social est bien politique ; que la recherche en architecture est de l'ordre de la nécessaire acculturation du métier et en corolaire de son enseignement professionnel. C'est en cette année 1972 que fut créé le Comité d'Orientation de la recherche et du développement en architecture (CORDA) pour lequel il engage sa première recherche sur l'italophilie débutée en 1977⁵⁶.

Les injonctions implicites à penser l'architecture comme fait politique, justifient l'engagement de Jean-Louis Cohen à réinterroger la politique de l'architecture du président Giscard d'Estaing. Dans son « Giscard l'architecte », qui est sans doute le premier article conséquent de sa carrière, la diatribe est éloquente⁵⁷. Un réquisitoire à charge est instruit contre ce qu'il nous présente comme relevant du faux-semblant. Le texte incisif se construit sur le chiasme relevé entre le discours politique et ses affirmations et formules de style et la réalité de ce que se joue en matière d'exercice professionnel et de commande architecturale. Le Prince est mis à nu. Aux discours sur l'appel aux architectes et la proposition d'une ville -de la lutte contre la ségrégation sociale- conviviale, il oppose la réalité de la « politique monopoliste » giscardienne en matière de frein à la construction de logements sociaux, par effet de substitution de l'aide à la personne à l'aide à la pierre. L'apologie du logement pavillonnaire qu'il dénonce recouvrirait selon lui l'abandon financier de l'État au profit de la volonté de faire financer les infrastructures par les habitants... La contradiction entre le faire savoir politique - le dire - et la réalité matérielle de la production - le bilan des ressources et les modalités de leur mobilisation pour agir - se révèle ici comme une des marques de fabrique structurante des modalités de démêler le vrai du faux dans l'analyse selon lui de la réalité sociale de l'architecture et de l'urbanisme. Mais l'analyse est étendue aux enjeux de formation et des études d'architecture. Il relie ainsi, le faux-semblant du discours sur la qualité architecturale avec la faiblesse des recrutements des enseignants des écoles et des crédits en matière de recherche architecturale. L'engagement scientifique militant de

FIG. 17
Jean-Louis Cohen, « La Triennale, Milan », *La Nouvelle critique*, décembre 1973, n°69



Jean-Louis Cohen est clairement défini et induit de manière positive la dialectique d'action du chercheur gestionnaire de la recherche. L'engagement professionnel pour la gestion de la recherche architecturale est de l'ordre d'une mission impérieuse qui requiert chacun afin d'œuvrer à la production d'un enseignement de qualité qui participe d'autorité à la production d'une architecture expérimentale à même de résoudre les défis urbains à relever.

Outre une enquête sur les réalisations culturelles de la Hongrie socialiste⁵⁸, Jean-Louis et Jean-Philippe Chimot interrogent dans la perspective de sa future mise en activité en 1977 les modalités pouvant permettre de faire du Centre Georges Pompidou « un organisme utilisé par un pouvoir qui entreprendrait la transformation fondamentale de notre société, un pouvoir qui mènerait une révolution à la fois culturelle, économique et sociale ». Loin de tout triomphalisme et de satisfecit pour le projet pompidolien, nos auteurs revendiquent la mise en œuvre d'un double processus de décentralisation et de démocratisation sous forme de « révolution culturelle » propre à un engagement d'union de la gauche sur le modèle du programme commun préexistant⁵⁹. Le bâtiment revisité après son inauguration offre à Jean-Louis Cohen les moyens de l'installer dans le temps long de l'histoire de l'aménagement parisien au point d'en faire le digne successeur de L'Opéra Garnier achevant pour la Rive droite, le dessein haussmannien. Entre cathédrale et magasin, entre le Beaubourg-exposition universelle et le Beaubourg-magasin universel, Jean-Louis Cohen réfléchit déjà à l'usage du « monstre » comme réceptacle d'expositions non-standard qui puissent « donner libre-cours aux innovations graphiques, visuelles et plastiques à même de porter la somme des discours possibles »⁶⁰.

La découverte du débat italien sur l'historicisme

Fort de sa passion pour le débat théorique et philosophique en Italie portant sur une nouvelle architecture à même à la fois de rompre définitivement avec le fascisme mais aussi avec l'appauvrissement plastique et conceptuel des logements collectifs de l'expansion industrielle et capitaliste des années 1950, Jean-Louis Cohen participe et relance la polémique démarrée en décembre 1975 entre les deux camarades Jean-Claude Schnaidt et Paul Chemetov sur

Architecture, théorie, histoire : nouvelles questions



Maison ouvrière (J. B. Godin, 1870).

La Nouvelle Critique poursuit le débat sur l'architecture introduit par Claude Schnaidt et Paul Chemetov dans le numéro d'octobre de la revue. Sont ici rassemblées les interventions de trois architectes : Jean-Claude Vigato, qui enseigne à Nancy, Fernando Montes, qui enseigne à l'unité pédagogique n° 6 à Paris, et Jean Deroche, que les lecteurs de la revue connaissent depuis longtemps, et qui enseigne à l'unité pédagogique n° 1.

Rappelons les termes de départ de la discussion : comme la campagne électorale des municipales vient encore de le rappeler, la question de l'urbain est posée. Il s'agit de savoir à quelles conditions sociales, mais aussi architecturales, c'est-à-dire avec quelles notions, avec quelles pratiques, la production du bâtiment peut constituer un environnement portant du sens. Ce n'est pas un hasard si les problèmes de l'histoire sont au centre du débat : la constitution quasi instantanée de vastes ensembles de logements sans histoire, et la crise des centres urbains devant les rénovations brutales ou délicates, mais qui, dans les deux cas, en chassent la population ouvrière donnent un référent concret et quotidien aux idées échangées ici. Comment faire une histoire de l'architecture qui constitue des connaissances pouvant informer le projet, comment, dans le travail de projet, instituer un rapport à l'histoire qui dépasse la réminiscence formelle et qui s'ancre dans une relation structurelle avec la ville, tels sont les deux questions que l'on retrouve à la base des textes qui suivent.

Grâce à la contribution de Manfredo Tafuri, le débat s'élargit et touche aux problèmes cruciaux de la méthode et du statut de l'histoire de l'architecture. Manfredo Tafuri, architecte, enseigne à l'Institut d'histoire de l'architecture de Venise, où il a été le protagoniste direct d'un vaste travail de réorganisation de la réflexion historique sur les avant-gardes et sur le mouvement moderne (ce travail collectif a porté sur les avant-gardes soviétiques des années vingt — cf. le n° 7-8, 1972, de l'éphémère revue *V. H. 101*, en français —, sur l'architecture de la social-démocratie en Allemagne, sur l'histoire de l'idéologie anti-urbaine, sur l'histoire urbaine des U. S. A., etc.) ; il contribue en outre à la réflexion des communistes italiens sur la politique des « biens culturels » (voir par exemple le dossier de *Rinascita*, « Les biens culturels, réalité et projet », n° 8, 25 février 1977). Depuis peu, le public français peut prendre connaissance d'un de ses premiers ouvrages, *Théories et his-*

toire de l'architecture (traduit de l'italien par J.-P. Fortin et F. Laisney, édité par la S. A. D. G., 100, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris, 1976, 397 p., illustr., 60 F), dans lequel il réexamine les tâches de la critique à partir d'une intégration délibérée et conséquente de la pratique architecturale dans les autres pratiques artistiques et dans l'histoire sociale. Fait notable, Tafuri ne procède pas à l'éclairage d'un « contexte », dans lequel la « création » architecturale s'intégrerait, mais il s'interroge sur les modes concrets de transformation du langage architectural. Dans le texte publié par *La N. C.*, Tafuri développe les principes contenus dans *Théories et histoire*, et, depuis, précisés dans « Projet et utopie » (*Progetto e utopia*, Laterza, 1973, en cours de traduction) et dans « L'Architecture contemporaine » (*L'Architettura contemporanea*), en collaboration avec Francesco Dal Co, dans la série « Histoire universelle de l'architecture », Electa, 1976). Il montre notamment combien une problématique qui ne penserait pas l'architecture dans l'histoire du travail intellectuel serait creuse.

Mais, plus généralement, Tafuri met le doigt sur un dispositif théorique implicitement à l'œuvre chez les autres protagonistes du débat ouvert dans ces colonnes. En faisant appel aux acquis de la linguistique structurale, en mettant en évidence l'existence possible de « ponts » avec la critique littéraire, bref en tournant autour du « pot » de l'homologie architecture/langage, son propos ouvre un autre type de discussion sur le statut des disciplines « éclairant » l'architecture et sur la nécessité d'une articulation globale des avancées parcellaires de la réflexion avec une théorisation d'ensemble.

Souhaitons une fois de plus que ce second échange ne close pas le dossier ouvert en octobre : puissent ceux qui vivent dans l'architecture dont il est parlé ici y trouver sinon des réponses à leurs critiques du moins un témoignage de la complexité et de la richesse des problèmes soulevés.

Pour donner à ce dossier la dimension de l'actualité politique, il n'y avait rien de plus indiqué que d'y adjoindre de larges extraits de l'intervention de Jack Ralite à l'Assemblée nationale, lors du débat sur l'architecture qui s'y tint le 18 décembre 1976. Les dures réalités auxquelles renvoie Jack Ralite, qu'il rende compte de sa vie de citoyen, ou qu'il décrive la crise de l'enseignement, de la recherche, de la pratique de l'architecture, que les « réformes » successives du pouvoir exacerbent, montrent bien l'ampleur des questions posées aux communistes par l'architecture : ce n'est qu'en ouvrant à la fois le plus vaste débat sur les questions théoriques et idéologiques — et donc, inévitablement, comme en témoigne le débat, sur l'histoire — et sur les conditions sociales d'une nouvelle pratique de l'architecture que l'on contribuera à la discussion ouverte par la vie de tous les jours : comment changer la ville ? quelle ville construire ?

Jean-Louis Cohen

L'illustration des textes de Jean-Claude Vigato, Fernando Montes et Jean Deroche a été suggérée par les auteurs.

**FIG. 20**

Jean-Louis Cohen (sous la direction de), « Architecture, théorie, histoire : nouvelles questions », La Nouvelle critique, avril 1977, n°103.

FIG. 21

De gauche à droite : Paul Chemetov, Jean-Louis Cohen, Vittorio Gregotti, Christian de Portzamparc, Henri Gaudin. « Aux arts ! citoyens ! », op.2 ; émission « En route pour l'île de l'architecture », Antenne 2, 4 avril 1982.

l'interprétation du retour à l'historicisme dans la production de l'architecture contemporaine⁶¹. Si le premier y voit un « cache-misère » et pour le second « un moyen pour restructurer l'histoire », il apparaît déjà nécessaire pour Jean-Louis Cohen de bâtir un argumentaire plus scientifique en restituant la parole de chacun dans une analyse historiographique qui situe le centre de la réflexion autour moins de la réalité produite que du côté de « l'héritage du mouvement moderne » et de ses interprétations⁶². Il justifie ainsi de questionner à la fois le statut théorique de la forme architecturale, le concept « d'héritage » de l'architecture moderne et celui de « l'avant-garde architecturale ». En questionnant cette dernière, il espère ainsi parvenir à reformuler des questions fondamentales qui dépasseraient le cadre étroit et subjectif de la seule analyse plastique et formelle du projet architectural. Et de proposer d'engager la réflexion sur le rôle possible d'une « avant-garde architecturale » dans le champ de la socialisation de la production de la ville et l'architecture et d'évaluer ainsi la place de cette dernière dans la transformation du rapport à la ville en lien avec « la révolution culturelle » pour lui indissociable du changement démocratique. Il redonne la parole à Jean-Claude Schnaidt et Paul Chemetov pour peaufiner leurs arguments. Dans la livraison d'avril 1977, Jean-Louis Cohen introduit le débat sur la place de l'histoire dans la théorie architecturale et le projet⁶³. Cette contribution collective qui associe aussi des architectes comme Jean Deroche, Fernando Montez et Jean-Claude Vigato, le journaliste et député communiste de Seine-Saint-Denis Jack Ralite et le théoricien Manfredo Tafuri, réaffirme la nécessité ontologique du retour à l'histoire comme propédeutique pour repenser le projet urbain. Par-delà la coupure et la tabula rasa des années de la révolution de mai 1968 en matière de déculturation, l'exigence que Jean-Louis Cohen fonde ici réside bien dans l'exigence de reculturation de la nouvelle génération des architectes et acteurs du domaine de la construction et de l'aménagement afin de produire un cadre bâti à la hauteur de nos exigences démocratiques, sociales et culturelles. C'est le modèle de la totalité de son existence, qui se forge à cette occasion.

4. Le marxisme comme pensée analytique de l'histoire de l'architecture et de l'aménagement des villes

L'étude des premiers engagements de Jean-Louis Cohen dans *La Nouvelle Critique* de 1972-1977 témoigne de la richesse et l'épaisseur d'une culture qui outrepassent le modèle de l'intellectuel « communiste organique » tel qu'il se définit au début des années soixante. À partir d'un apprentissage marathonien, tout impétrant communiste peut briguer le statut d'intellectuel non seulement par l'acquisition de diplômes mais surtout en se formant et en s'imprégnant de la culture et du savoir du Parti conduite depuis l'« école de cellule » de base jusqu'à l'« École centrale » de Choisy-le-Roi destinée à la formation des cadres supérieurs du Parti. Bien qu'alignée sur la doxa du Parti, *La Nouvelle Critique* ne peut être considérée – ni comme *La Pensée* – comme une revue passerelle assumant pleinement un rôle d'interface entre la nébuleuse intellectuelle et les cadres et ouvriers du Parti qui ne la lisaient guère⁶⁴. Elle ne fonde pas le concept d'« intellectuel organique » qui selon Gramsci est celui qui assume à la fois une direction technique et une direction politique. L'appétence intellectuelle, la soif des débats d'idées d'un Jean-Louis Cohen ne peuvent l'assimiler à son aîné l'intellectuel organique Jean Kanapa premier directeur de *La Nouvelle Critique* de 1948 à 1959, et qui déploie dans un même temps structurant, des fonctions politiques et des fonctions de défense et illustration du jdanovisme culturel de l'Union Soviétique stalinienne.

Bien qu'il maîtrise du bout des doigts la vulgate marxiste élémentaire du PCF de son époque sur le capitalisme monopoliste d'État et les conflits de classe, Jean-Louis Cohen marqué par la révolution de 1968 peut d'autant mieux s'émanciper du modèle de l'intellectuel organique que celui-ci s'effondre dans l'Université en raison même d'un parti déclinant en termes d'attraction et de projet politique. Depuis le champ sociétal dans lequel l'a projeté l'étude du métier d'architecte, il n'a pu manquer de prendre conscience de cette mutation du paysage politique français dès lors que le parti fut selon l'expression de Julian Misch, « désarmé par ses adversaires socialistes et de droite, dans un contexte général d'offensive néolibérale et qu'il s'est désarmé lui-même en abandonnant l'ambition de représenter prioritairement les classes populaire »⁶⁵. Les violences et errements du stalinisme le conduisent à soutenir l'idée du programme commun de gouvernement de 1972. Il voit en lui les conditions d'une démocratisation du Parti sur la base de sa propre révolution culturelle. Mais s'il est vrai que le vocabulaire officiel ait abandonné les concepts de lutte des classes, la conscientisation de la classe ouvrière, la théorie de la plus-value ou encore la dictature du prolétariat,



FIG. 22
Jean-Louis Cohen, été
1977. Archives familiales.

la rupture du Programme commun en 1978 sur la question des nationalisations incarne aussi l'échec du Parti à se régénérer. Bien des intellectuels ne peuvent désormais plus se reconnaître dans ce Parti d'une transition subie mais non réellement incarnée et choisie et dont le destin semble relever de l'incertain.

Le voyage en Italie à partir de 1972 et sa passion avérée pour la nouvelle pensée d'une architecture urbaine imprégnée de l'histoire, de ses traces et morphologies spatiales dévoilée lors de la XV^{ème} Triennale de Milan, l'ont, comme il le concède lui-même, fait découvrir le modèle politique du Parti communiste Italien (PCI) qui le conduit, selon ses propres propos, à prendre ses distances avec le PCF qui s'est interdit de condamner l'intervention russe en Tchécoslovaquie. Afin de mettre en œuvre une alternative démocratique face à la menace d'une guerre civile en raison des cycles de violence et du chaos économique et social, le secrétaire général du PCI, d'Enrico Berlinguer qui a condamné l'intervention soviétique à Prague de 1968, propose en 1973 de fonder un *Compromesso storico* - compromis historique - avec les Démocrates chrétiens (DC) afin de gouverner ensemble pour engager les réformes économiques et sociales pour sortir d'une crise politique et sociétale systémique. À l'image du programme commun de gouvernement de la gauche française, Jean-Louis Cohen en mesure les potentialités dans les temps mêmes où l'Italie dispose de l'appareil théorique critique de ce nouvel urbanisme. L'abandon du compromis historique par le PCI au début des années 1980 signale néanmoins l'échec de cette alternative réformiste.

La recherche architecturale comme projet scientifique et pédagogique

La rupture progressivement consommée par Jean-Louis Cohen avec le PCF autour des années 1972-1975, résulte aussi de sa propre démarche intellectuelle et des lectures qui l'ont construite. Elle s'insère pleinement dans les engagements du rapport Lichnerowicz de 1970 qui conseille de déployer une recherche architecturale de qualité au service de la formation des architectes et de leur enseignement et de la création en 1974 du Bureau de la Recherche et de l'innovation en architecture confiée à Francis Chassel à la direction de l'Architecture au ministère des Affaires culturelles. Entre 1973 et 1976, Jean-Louis Cohen devient chercheur du tout nouvel Institut de l'Environnement et de plus chargé du programme de Documentation internationale sur la recherche architecturale pour l'Allemagne, l'Italie et l'URSS. Son spectre d'études dépasse de bien loin le seul domaine des auteurs marxistes pour interroger également le néo marxisme. Sa passion pour l'École de Francfort, Adorno et Walter Benjamin relève d'une première mise à distance de l'idéologie marxiste. La *Théorie critique* de l'École de Francfort oppose à l'idéologie marxiste comme science du progrès, l'usage du marxisme rationaliste comme théorie instrumentale. Seule, la mise en œuvre de la « rationalité en soi », pourra permettre de se défaire du positivisme marxiste global et comprendre, par la mise en place d'une vraie méthode scientifique d'analyse du niveau infra sociétal. Ainsi, par l'analyse des logiques déterminantes de la construction des rapports sociaux, et du marxisme comme outils d'analyse il sera possible d'élaborer une théorie sociale totalisante⁶⁶.

On peut également se demander dans quelle mesure la transformation progressive de l'œuvre militante de Marx en œuvre intellectuelle - qui fait de l'auteur du *Capital*, aussi bien un politologue, un économiste, un sociologue⁶⁷, un anthropologue, un historien ou géographe⁶⁸ - désormais enseignée en tant que telle dans les universités - n'aurait-elle pas elle-même participé de cette réinvention intellectuelle d'une génération entière de chercheurs et scientifiques à laquelle Jean-Louis Cohen a appartenu. Au-delà même de la réévaluation de la pensée marxiste engagée depuis Max Weber, c'est la constitution d'une nouvelle sociologie sur les cendres de la sociologie culturaliste des années 1930-1950 qui réactive l'apport de Marx comme outils et méthodes dans le champ des sciences humaines et sociales. Cette nouvelle sociologie s'interroge sur les mutations des sociétés modernes - et non plus seulement traditionnelles - au regard des mutations des modalités de production, des nouveaux conflits émergents de classe mais aussi des nouveaux conflits politiques et de l'émergence de nouveaux acteurs et agents d'élaboration et construction des normes répressives de l'État monopolistique. Il y a donc place pour une « sociologie marxiste » qui interroge les contradictions propres à ce nouveau *Welfare State* qui cherche à discipliner la société et l'économie et produit pour y parvenir à la fois ordre et désordres sociaux. Même si rien n'invite à nécessairement imaginer que la désaliénation puisse déboucher sur la révolution - au sens premier du terme - le champ d'analyse de la sociologie marxiste prend pour prédilection l'analyse des rapports de conflictualité infra-groupes sociaux et acteurs. Elle s'appuie dans ses objectifs sur la philosophie althusserienne qui tout en contestant le marxisme comme idéologie se propose de le repenser

comme science afin d'offrir au peuple les connaissances « d'une science sociale marxiste » qui offrirait à chacun la dimension subversive offrant les modalités de s'émanciper de la doxa bourgeoise⁶⁹. Cette entreprise de réévaluation du marxisme comme science fait florès à l'Université de Vincennes - avec des enseignants comme Michel Beaud, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Alain Badiou, Jacques Rancière... Et finit par irriguer l'ensemble des universités jusqu'à l'École Pratique des Hautes Études en Sciences sociales (EHESS) où est entré Pierre Bourdieu. Au titre des transfuges du marxisme politique au profit du « marxisme scientifique », il faut encore citer l'anthropologue Georges Balandier à la Sorbonne, Henri Lefebvre à la toute nouvelle Université de Nanterre où se développe une sociologie urbaine marxiste des rapports de force en matière d'espace urbain et de construction immobilière. Bien qu'il ait témoigné que la sociologie urbaine marxiste ne l'avait guère intéressé en termes de finalités scientifiques, Jean-Louis Cohen reste acquis toute son existence à une discipline architecturale directement ancrée dans l'interprétation marxiste des mouvements sociaux, des débats d'idées et des conflictualités idéologiques et politiques aux échelles de l'État mais aussi des villes⁷⁰. S'il porte encore dans ses premières analyses des schèmes de la doxa marxiste, il ne serait en aucune manière être réduit à elle. Ce qui l'intéresse est ce qu'il décrit comme « la pratique critique » d'une « critique marxiste de l'architecture » qui n'est pas sans nous rappeler ici « la sociologie critique » de Pierre Bourdieu pouvant générer l'idée d'une « théorie critique » qui engage dès lors pour prolongement la réflexion autoréflexive sur les outils et les concepts à utiliser et générer pour bâtir une réflexion épistémologique de qualité sur notre contemporanéité. Nous pourrions même faire l'hypothèse qu'il aurait pu être intéressé par le structuro-fonctionnalisme qui postule que la structure des sociétés pour être invariante n'en possède pas moins une stabilité relative qui au-delà de ses contradictions motrices internes contribue à la fabrication d'une « configuration transitoire d'un processus d'évolution »⁷¹. Le 12 mai 2023, Jean-Louis Cohen rappelle à Élisabeth Essaïan au sujet de son analyse de la France :

L'Histoire fait toujours sens. Se référer à 1968 à 1936 à 1871, ce pays a le culte et l'expérience de la révolte et parfois de la révolution. Les changements interviennent de façon cataclysmique. 1968 a été incontestablement un seuil dans la politique, dans la vie intellectuelle, dans la vie architecturale, un moment déterminant qui a fondé des générations⁷².



.FIG. 23

Jean-Louis-Cohen, Los Angeles, 2020, ©Marina Khrustaleva.

5. *L'intellectuel cosmopolite critique*

Conscient que l'innovation scientifique et architecturale dépend certainement plus des hommes et femmes rassemblés sur un territoire que du vouloir de quelques autorités institutionnelles que ce soit, Jean-Louis Cohen s'empare rapidement du voyage comme un moyen de découverte et d'affinement des outils et théories utiles à la production d'une pensée sur l'architecture, alerte et vivace, susceptible à chaque instant de proposer de nouveaux concepts pour mieux renouveler les connaissances. Le voyage est certainement le moyen le plus commun pour comprendre et satisfaire sa passion pour « ce qui joue au-delà des scènes nationales »⁷³.

Le « parisien errant »

Pour illustrer cette propension au voyage, Jean-Louis Cohen emploie en 2013 le mot « errance » comme pour témoigner - au-delà d'un hommage implicite à l'écrivain Walter Benjamin⁷⁴ - que le « parisien errant » qu'il fut, s'est trouvé dans l'obligation de quitter et fuir sa propre patrie. Il nous semble plus judicieux d'interpréter ce mot dans le sens même où le forge le philosophe marxiste Kostas Axelos. L'«errance » de son exil politique de Grèce à Paris en décembre 1945 a forgé une « itinérance » ou un « itinérant questionnement » qui se métamorphose en « passage »⁷⁵. Ainsi pour Jean-Louis Cohen l'errance s'est bien ouverte sur l'acquisition de nouvelles ressources et connaissances d'études et d'analyses du fait urbain et architectural. Le Grand Tour européen est engagé avec son ami François Chaslin au début des années 1970 avec des voyages en Allemagne et en Europe centrale. Il se poursuit avec les voyages et séjours en Italie, à Londres. En Russie, dans la suite des travaux d'Anatole Kopp, il est motivé pour retrouver les derniers survivants de l'avant-garde russe. Il parcourt les bibliothèques pour se documenter sur le constructivisme et sa disparition. L'apprentissage des langues suit le même mouvement. Le Jean-Louis Cohen polyglotte lui permet de s'affranchir de toutes les barrières pour pouvoir étudier l'architecture et l'urbanisme dans de nombreux pays : le futurisme et les débats théoriques de l'architecture vernaculaire et historisante de l'Italie ; le débat sur La nouvelle Objectivité et le *Werkbund* de l'Allemagne de Weimar et le retour à l'ordre néo-classique et le régionalisme dans l'Allemagne hitlérienne ; le constructivisme russe et son démembrement au profit de l'architecture stalinienne ; l'architecture taylorienne du Nouveau monde et l'émergence du Post-Modernisme. Ces engagements analytiques préfigurent l'analyse des interactions entre cultures architecturales et politiques culturelles qu'il engage en 1979 dans la mise en œuvre de la partie architecture de l'exposition Beaubourg « Paris-/Moscou » et qui fonde quelques vingt ans plus tard ses travaux sur *L'américanisme dans l'architecture russe*⁷⁶. Mais entre-temps nombres de passerelles interculturelles ont pu être explorées que ce soit à partir de Le Corbusier sur lequel il fournit un important travail théorique mais aussi les architectes rationalistes italiens ou encore les architectes fonctionnalistes allemands.

« Interférences » et « interurbanités »

Les concepts retenus par Jean-Louis Cohen sont explicites quant à la mission qu'il se fixe en tant qu'analyste des mitoyennetés interculturelles et percolations architecturales portées par des dispositifs administratifs et systèmes politiques dissemblables. À bon escient il réfute « la thématique de l'influence » qui pour provenir de la psychologie sociale surdétermine la position de l'auteur qui la porte et situe celui qui la reçoit dans la seule dépendance à la nouvelle prescription comportementale prononcée par le premier. Sans pour autant se résoudre à employer le mot interculturelité, terme par trop global et ample peu à même de rendre compte des passerelles culturelles que produisent non les institutions mais les architectes en tant qu'hommes et femmes en situation d'agir, Jean-Louis Cohen recherche les mots de l'échange interpersonnel pour témoigner qu'il ne s'agit pas en l'occurrence d'un processus de domination mais plus simplement d'un processus d'un échange généralement plus équitable entre deux individus. Car c'est bien là une des intelligences et clairvoyance qu'il faut lui concéder, celle de considérer qu'un architecte en tant que créateur et concepteur échappe par essence, au-delà de ses dires et signes d'allégeance idéologique, à toute injonction idéologique et institutionnelle. Ses importantes recherches sur les relations entre architectes français et allemands durant la seconde guerre mondiale et la reconstruction l'ont largement attesté. A rebours des mots d'ordre intempestifs des discours idéologiques sur l'architecture et la planification urbaine des acteurs politiques, bien des architectes se sont seulement efforcés de conserver leur identité de créateur allant jusqu'à certains à braver toutes les interdictions prononcées. On comprend dès lors comment les mots « d'hybridation » mais aussi plus récemment d'«interférences »⁷⁷

ou de « contamination » ou encore d'« interurbanité »⁷⁸ aient été retenus pour témoigner de cette richesse productive et passionnée des relations entre architectes du monde occidental mais aussi avec les autres mondes, fussent-ils mêmes élaborés dans un cadre politique extrême de l'occupation militaire. Jean-Louis Cohen a offert, « en brouillant les cartes », à l'histoire de l'architecture contemporaine les éléments analytiques d'une complexité de situations et gamme de comportements qui avaient été révélés il y a cinquante ans dans le domaine de l'histoire politique par les travaux pionniers de Robert O. Paxton sur la France de Vichy et de l'occupation allemande⁷⁹. L'architecture n'est pas que le produit de temps de la croissance et de la prospérité. Elle existe également, presque intrinsèquement, dans les temps incertains du doute, de la crise, de la révolte et des conflits.

Au-delà de sa passion pour l'engagement en faveur d'une architecture fonctionnaliste qu'incarnent les Congrès internationaux d'Architecture moderne (CIAM) de La Sarraz en 1928 jusqu'à Otterlo en 1969, Jean-Louis Cohen conçoit l'internationalisation de l'architecture comme un processus naturel propre à ses exigences culturelles et opérationnelles. Si l'architecture est en soi transnationale par sa confrontation de fait tout au long de son histoire avec d'autres modèles culturels, elle est internationaliste par la nécessité que les architectes de l'époque moderne et contemporaine ont éprouvé à débattre à grande échelle de leurs convictions et partis-pris programmatiques en matière de projet. Les échanges d'expérience, l'identification de nouveaux modèles, les polémiques autour de la véracité comme les effets de percolation et de mimétisme créent les conditions de développement et maintien d'un espace ouvert d'échanges et de confrontation qui outrepassent les antagonismes doctrinaires des tendances esthétiques et des idéologies politiques. La question architecturale est au fondement d'un cosmopolitisme du projet bâti. Qu'il s'agisse de la France du retour à l'ordre des années 1930-1940, de l'URSS du constructivisme et du stalinisme, des États-Unis du New-Deal, de l'Italie fasciste et du rationalisme de la reconstruction... Jean-Louis Cohen s'efforce à chaque fois d'étudier le même objet, celui de la grandeur et de l'aporie de l'architecture moderne dans les sociétés du XX^{ème} siècle mais aussi leur place dans les échanges collectifs interculturels au-delà des frontières institutionnelles des États nations. Il porte également



FIG. 24
Le Corbusier, Centrosoyus,
non datée

une attention particulière aux territoires transfrontaliers, qui plus que d'autres, sont d'autorité soumis aux échanges et débats entre architectes plus ou moins distants culturellement mais proches spatialement. Bien qu'ils dépendent juridiquement d'un droit national, l'histoire de l'architecture est aussi celle d'une commande publique et privée qui leur offre les moyens d'exercer aussi de chaque côté de la frontière.

Par ses recherches sur la transnationalité de l'architecture et le transurbanisme⁸⁰ des métropoles, Jean-Louis Cohen qui se définit toutefois « plus comme un Parisien errant que comme un Français internationalisé ⁸¹, peut être qualifié d'intellectuel cosmopolite. Passeur intellectuel entre des cultures différentes, il est à la fois marqué du sceau de son identité de parisien et de français mais agent d'une culture transnationale au nom d'un idéal d'universalité de la connaissance scientifique. Il a pleinement conscience que les débats architecturaux d'une région culturelle ou d'un État particulier n'ont de sens que dans leur pleine restitution dans un ensemble plus large d'échanges collectifs humains au-delà des frontières des États nations. À tous points de vue, Jean-Louis Cohen dans sa posture intellectuelle colle à la définition du cosmopolitisme défini par Ulrich Beck ; celui qui depuis son propre domaine de compétence a « pris conscience du destin commun qui lie désormais toutes les parties du monde dans le partage des mêmes risques ». Mais il est également celui qui a pressenti que « L'optique nationale, la grammaire nationale sont désormais fausses : elles sont aveugles au fait que l'action politique, économique et culturelle, avec son cortège de conséquences (connues et non connues), ignore les frontières »⁸². De ce cosmopolitisme intellectuel qui a guidé ses publications au long de son existence, Jean-Louis Cohen ne serait-il pas devenu un intellectuel cosmopolitique ? La définition initiale d'Ulrich Beck se complète par l'analyse du philosophe Étienne Balibar qui définit le cosmopolitique comme « un problème pratique collectif ouvert ». Dès lors qu'il puisse être défini dans ses enjeux et solutions, ce dernier devient « un sujet politique unifié qui doit devenir aussi un sujet actif »⁸³. La production du cadre urbain et ses enjeux théoriques et pratiques relève dans son essence d'un enjeu actif cosmopolitique que porte Jean-Louis Cohen dans son souci de dépasser les analyses nationales au profit d'une histoire transnationale de la production architecturale.

FIG. 25
Jean-Louis Cohen,
*Le Corbusier et la mystique
de l'URSS. Théories et
projets pour Moscou
1928-1936*, Pierre Mardaga
Éditeur, 1987.

FIG. 26
Jean-Louis Cohen,
*Interférences/Interferenzen.
Architecture Allemagne-
France 1800-2000*, Musée
de Strasbourg, 2013.



FIG. 27
Jean-Louis Cohen
lors de son exposition
« Le Corbusier: An
Atlas », au MoMa,
2013. Droits réservés.

6. L'ensemblier de la recherche et de la pédagogie architecturale

La fin des années 1970 et le début des années 1980 est un temps d'accélération dans la carrière de Jean-Louis Cohen. Recruté en 1976 en tant qu'enseignant contractuel de l'UPA de Nantes, il y enseigne les débats historicistes et post-modernes de l'architecture italienne. Parallèlement engagé en tant que chargé de cours à l'UPA1, il l'a rejoint définitivement en 1983 en tant que professeur affecté au département de la recherche. En 1979, il est nommé Chargé de mission, responsable scientifique du Secrétariat de la Recherche Architecturale (SRA), à la direction de l'Architecture du Ministère de l'Environnement et du Cadre de vie (MECV) de Michel d'Ornano ministre de Valéry Giscard d'Estaing domicilié dans les baraquements provisoires avenue du Parc-de-Passy du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU). Il succède à Francis Chassel et dirige avec enthousiasme la jeune équipe d'architectes et ingénieurs⁸⁴ qui s'implique pleinement dans la reculturation d'un milieu professionnel sinistré et perclus par vingt ans de production massive du logement collectif qui a réduit le métier à un seul prestataire de service inféodé aux métiers de l'ingénierie et de la rationalité industrielle.

Expositions et pédagogie de l'architecture

En cette même année 1979, est inaugurée au Centre Georges Pompidou, l'exposition *Paris-Moscou* à laquelle Jean-Louis Cohen a largement contribué. Elle est une présentation croisée des relations entre d'une part la France et d'autre part la Russie et l'Union Soviétique. Pour achever le cycle des grandes expositions inaugurales du Centre Georges Pompidou après *Paris-New York* et *Paris-Berlin*, l'exposition *Paris-Moscou* a joué un rôle majeur dans la « redécouverte des avant-gardes russes »⁸⁵. Rappelons que la version moscovite présentée en 1981 au Musée Pouchkine et inaugurée par Léonid Brejnev anticipait l'imaginaire collectif d'un monde occidental libéré de la menace nucléaire que semblera porter Mikhaïl Gorbatchev avec le lancement en 1985 de la perestroïka et en 1986 de la Glasnost. Toujours en 1979, Jean-Louis Cohen est également conseiller scientifique de l'exposition itinérante *Architectures en Allemagne, 1900-1933* qui aura lieu au Centre de Création Industrielle (CCI) du Centre Georges Pompidou et dans laquelle il interroge « Trente ans de malentendu architecturaux »⁸⁶. En cette année 1981 de victoire de François Mitterrand aux élections présidentielles, Jean-Louis Cohen initie une importante amitié avec Frank Gehry qui aboutit plus de trente ans plus



tard à la publication du premier volume des Œuvres complètes de l'architecte. Conscient de la faiblesse des UPA en termes de sciences sociales, d'histoire de l'architecture et de culture au point d'être ostracisé par l'Université française elle aussi en chantier, il juge nécessaire de se doter d'un doctorat universitaire. Sous la direction d'Hubert Damisch, il soutient en 1985 son doctorat à l'EHESS sur l'architecte communiste résistant André Lurçat (seul architecte moderne à pouvoir défier Le Corbusier dans sa capacité à théoriser sa pratique) et dont il œuvre de 1982 à 1986 à la restauration de l'École Karl Marx à Villejuif. Seul architecte moderne à même défier Le Corbusier par sa capacité à théoriser sa pratique, Jean-Louis Cohen témoigne de la diversité des postures de la modernité architecturale en démontrant l'existence d'une seconde voie entre l'enseignement classique et l'épure des formes dans une modernité qui ne refuse par la voie architecturale de la tradition française. Il ouvre ainsi la voie à une approche plus circonstanciée de la modernité architecturale au-delà même des affirmations tranchées et provocations d'un Le Corbusier adepte de la polémique médiatique⁸⁷. Cet ouvrage a ouvert la voie à la multiplication de biographies d'architectes qui offrent les conditions de renouvellement du regard sur le fonctionnalisme en architecture en le présentant à la fois pour certains comme une finalité philosophique existentielle mais aussi pour d'autres une temporalité spécifique d'être moderne de laquelle il est aussi possible de s'échapper et rebrousser chemin vers une architecture de tradition⁸⁸. Mais déjà se profile la célébration du centenaire de la naissance de Le Corbusier programmée du 6 octobre 1987 au 3 janvier 1988 dans la prestigieuse Grande galerie du cinquième étage du Centre Georges Pompidou. Les Commissaires de l'Exposition François Burkhardt et Bruno Reichlin font appel à Jean-Louis Cohen au titre de conseiller scientifique. *L'aventure Le Corbusier, 1887-1965 « l'utile n'est pas le beau »*⁸⁹, loin d'être hagiographique s'est efforcée d'offrir au-delà de la présentation synthétique conforme à ce type de manifestation, les complexités d'une personnalité hors du commun au point de situer pour la première fois les comportements ambivalents d'un architecte tout à la fois séduit et séducteur des grands du monde fussent-ils fort éloignés du modèle parlementaire de la démocratie directe ou représentative.

Enseignant-chercheur, gestionnaire de la recherche, commissaire d'expositions, conseiller scientifique, Jean-Louis Cohen a construit de la fin des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980, la posture de l'intellectuel engagé par et pour l'architecture que, nous avons eu pour beaucoup d'entre nous, le bonheur de côtoyer dans la joie d'une entreprise utile au plan sociétal. Il fut un intellectuel gourmand d'apprendre et renouveler ses connaissances, heureux de l'ubiquité par sa prédisposition à pouvoir mener de multiples activités de front. Mais parler ici de ce don ne saurait s'interpréter



FIG. 28
Jean-Louis Cohen et Frank Gehry au collège de France, 2017. Droits réservés.

comme une forme d'omnipotence et de toute-puissance. L'ubiquité doit ici être décrite comme une forme d'action qui offre dans une sorte de « en même temps » les potentialités à la fois de d'interconnecter ses différents domaines au profit d'un enrichissement de la connaissance architecturale. Enseigner aide à formaliser les projets de recherche, la recherche alimente l'enseignement. Les expositions dans leur dessein pédagogique relèvent de la même logique de dynamique de construction de l'architecture comme discipline scientifique.

Dans ses multiples activités, Jean-Louis Cohen a toujours accordé à tout autre, la place qu'il lui redevait au titre de ses propres recherches analytiques et enseignements.

7. Une histoire exemplaire : l'investissement scientifique dans la Fondation Le Corbusier

Même, si depuis une quinzaine d'années, il prétendait par moment, par provocation plus que par conviction, avoir fait le tour de Le Corbusier comme sujet d'études, de recherches voire d'expositions, Jean-Louis Cohen, qui était pour nous - avec ses publications et expositions majeures - le phare de la « Corbusiannie », savait et reconnaissait avec modestie qu'il était un pan majeur de son histoire scientifique au point de nourrir à son égard un lien indéfectible qui le contraignait à y revenir de manière régulière⁹⁰. Si l'intérêt pour l'architecte, l'homme, l'artiste sont indéniables, il lui devait aussi son attachement profond en raison de son engagement fidèle et sans faille pour la Fondation Le Corbusier.

La continuité d'un engagement

Entré au Conseil d'Administration le 1^{er} janvier 1990, en même temps que Giuliano Gresleri et Françoise Hamon, en remplacement de Roland Simounet, André Wogenscky et Dominique Lavolé, il restera administrateur jusqu'en 2010 (avec une pause entre 2002 et fin 2003 pour qu'il puisse se consacrer à la création de la Cité de l'architecture à la demande de Catherine Tasca), ce qui constitue en soi l'une des présences les plus conséquentes, en plus d'être une des plus remarquables.

S'il l'avait fréquenté dès l'année 1980 en tant que chercheur, c'est en 1983 que ses pas le mènent officiellement dans le square du Docteur Blanche, dans le 16^{ème} arrondissement de Paris où siège la Fondation. Il est l'un des spécialistes (aux côtés d'Anne-Rose Couedelo, Caroline Constant, Danièle Pauly, Tim Benton, Francesco Passanti, Bruno Reichlin ainsi que Pierre Saddy) dépêché par la Direction de l'Architecture, pour réfléchir au classement et l'établissement de l'inventaire des archives écrites. Son premier contact avec la Fondation le positionne d'emblée dans la droite ligne des statuts, fixés par Le Corbusier lui-même pour préserver son héritage et son œuvre, à savoir : conserver, recevoir, faire connaître et encourager la recherche (dans l'esprit de Le Corbusier). Durant toutes ces années à la Fondation, et les années qui suivront, Jean-Louis Cohen ne perdra jamais de vue les intentions et les attentes de Le Corbusier, tel un gardien fidèle, intransigeant sans pour autant perdre de vue sa capacité à négocier, entendre et s'adapter.

En juin 1989, Jean-Louis Cohen figure en bonne place dans les Rencontres organisées par la Fondation sur le thème du *Centenaire Le Corbusier. Bilan et perspectives* et qui se veut une réflexion profonde - à l'issue du centenaire de la naissance de Le Corbusier - sur les actions à mener. Regroupées sur l'intitulé *Le Corbusier, la ville, le territoire : travaux et orientations*, il interroge déjà la nécessité de réévaluer l'urbaniste, trop souvent caricaturé au titre du plan Voisin pour Paris. Dans son intervention, il évoque déjà et sans doute avant beaucoup de personnes la dimension « médiatique » qu'il faut adopter pour éviter de faire de Le Corbusier un monolithe. C'est aussi l'occasion pour Jean-Louis Cohen de rappeler l'importance de penser les villes dans l'œuvre de l'architecte.

Si tôt nommé administrateur en 1990, Jean-Louis Cohen est chargé, en novembre, par Jean Jenger, Président de la Fondation en fonction, de mettre en place une politique visant à « acquérir, regrouper et conserver ouvrages œuvres et fonds »⁹¹. En harmonie avec la Directrice, Évelyne Tréhin, cette période de la Fondation est celle qui aura connu le plus grand nombre d'acquisitions de fonds d'archives. Jean-Louis Cohen était conscient que les fonds seraient la base de tout : outil de connaissance qui alimente les travaux, les publications, et donc les expositions, mais aussi la médiation auprès de publics plus larges et aujourd'hui les réseaux sociaux, dans une version certes allégée. Ce travail sera un invariant dans les missions qui seront confiées à Jean-Louis Cohen en tant qu'administrateur.

La modernisation de la Fondation

En 1991, il préconise ainsi une amélioration de la consultation et la conservation des archives pour lesquelles il peut aussi poser un regard d'usager tant sa fréquentation du centre de recherches de la Fondation sera importante et régulière. Fin connaisseur de l'œuvre mais aussi penseur pragmatique, Jean-Louis Cohen demande la même année que soit établi un inventaire du mobilier créé par Le Corbusier pour que la Fondation et son partenaire éditeur de meubles puissent proposer une gamme plus large et adaptée à d'éventuels acheteurs. Il est aussi sans doute l'un des premiers à convoquer dans ces discussions le mobilier « Chaux-de-Fonnieux » de Le Corbusier.

En 1992, c'est encore à son initiative qu'est menée en interne la réflexion sur les mesures incitatives à prendre pour amplifier la recherche sur Le Corbusier. Ces travaux prospectifs débouchent naturellement sur la question de la numérisation des fonds. Ce dossier porté notamment en 1995, conjugué à la question de la préservation celle de la mise à disposition. Par son autorité morale et intellectuelle, le Getty Grant Program s'associera de façon conséquente à la Fondation pour le plein succès de l'entreprise. Jean-Louis Cohen pense la fondation dans son évolution et dans la double exigence de sa modernisation et sa pérennité. En 2001, il initie une réflexion globale sur l'avenir de la Fondation Le Corbusier.

En 2005, il contribue, avec Claude Prelorenzo, alors secrétaire général, à la réflexion qui mènera à la publication des « Écrits » de Le Corbusier. Dans son esprit, il s'agissait, d'encourager la production d'outils d'analyse scientifiques rigoureux afin de permettre aux chercheurs de travailler dans de meilleures conditions. C'est dans le cadre cette mission que les deux auteurs du présent article se sont consacrés pendant plusieurs années à la publication des trois volumes de la correspondance familiale de Le Corbusier⁹². Mais ses ambitions pour la Fondation ne pouvaient s'arrêter seulement ici. Il se prenait à imaginer que l'héritage corbuséen en cours de mise à jour puisse aussi être requis pour animer le débat architectural présent. Les réflexions de Le Corbusier sur la grande échelle, les infrastructures, les multi-mobilités, le paysage et la nature lui apparaissaient comme autant d'éléments de pleine actualité eut égard aux nouveaux défis environnementaux et écologiques présents. Au-delà de toute démarche et ambition institutionnelle il faut également rappeler que Jean-Louis Cohen accompagnait bien volontiers la recherche de bon nombre de ses confrères en signalant



FIG. 29
Chapelle Notre-Dame-du-Haut, Ronchamp, survolée par 3 mirages 2000. D.R., 1982.



les travaux, publications utiles à la poursuite de tels ou tels travaux. Le centre de recherches et de ressources de la Fondation qu'il fréquentait régulièrement lui permettait aussi de se montrer disponible et généreux à l'égard de jeunes chercheurs ou d'étudiants qu'il croisait.

Le combat et la défense de Le Corbusier

Facilitateur de discussions, de négociations, Jean-Louis Cohen fut souvent parmi les premiers à monter au créneau lorsque le nom de Le Corbusier fut livré en pâture et soumis à des vindictes et polémiques. Homme de combat, fort de ses convictions, il n'a jamais hésité à prendre la plume ou donner de la voix, ni même à s'exposer dès lors qu'il le jugeait nécessaire. Qui ne se souvient de son intervention généreuse au moment même où le projet de réaménagement de Ronchamp par Renzo Piano - construction de la nouvelle porterie et des cellules pour les soeurs - risquait de transformer le site naturel que Le Corbusier avait préservé pour inscrire l'église dans un écrin de verdure. Il multiplia les discussions cordiales mais pleines de fermeté avec Renzo Piano pour parvenir à bâtir le compromis nécessaire à la rencontre et au dialogue fécond de projet à projet.

En 2015, à l'occasion de la polémique engagée sur la posture politique de Le Corbusier, Jean-Louis Cohen reprit le combat. L'impérieuse nécessité d'agir lui fut évidente. Les accusations d'antisémitisme à l'endroit de l'architecte ont réveillé en lui la violence et les traumatismes de sa propre histoire familiale. Il apporta de ce point de vue, toutes les subtilités d'analyse nécessaires pour réfuter les arguments mobilisés par les détracteurs de l'architecte. Malgré son départ des instances de la Fondation Le Corbusier, Jean-Louis Cohen y est toujours resté proche. Régulièrement, il déboulait - à proprement parler - au centre de ressources et de recherches, avec son impatience et son enthousiasme, trop heureux de pouvoir grapiller quelques heures d'un emploi du temps parisien surchargé, pour explorer une facette de Le Corbusier et réinterroger inlassablement la conception d'une idée ou d'un projet. Émerveillé de ses nouvelles trouvailles, il repartait avec joie songeant déjà à la manière de pouvoir construire le récit scientifique actualisé de ses nouvelles découvertes, qu'il sourcerait nécessairement avec une précision horlogère.

FIG. 30

Les Combes, Chassiers, 2013. ©Marina Khrustaleva.



FIG. 31
Jean-Louis Cohen sur la
terrasse des Combes,
Chassiers, 2013. ©Marina
Khrustaleva.

Conscient de la fragilité de toute fondation culturelle, Jean-Louis Cohen s'est pleinement engagé dans les réflexions initiales d'un musée Le Corbusier. Il en faisait l'outil indispensable pour pérenniser les idées et l'oeuvre au-delà même de la sauvegarde au titre des monuments historiques des édifices majeurs et emblématiques de l'architecte. En fin connaisseur des musées d'architecture à travers le monde, il en décelait les potentialités et richesses pour sensibiliser les jeunes et éduquer les habitants, toutes générations confondues, à l'importance de l'architecture. Ce rêve parisien qui lui tenait véritablement à coeur devait poursuivre le premier projet que fut sous son impulsion la constitution de la galerie d'architecture moderne et contemporaine inaugurée en 2007 à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine.

En 1925, dans le cadre de la publication de *Vers une Architecture*, Le Corbusier s'interrogeait sur le dilemme, Architecture ou Révolution⁹³, pour Jean-Louis Cohen aucun doute ne fut jamais possible. L'architecture et la recherche de sa qualité en termes de conception, de programme et de réalisation sont intrinsèquement révolutionnaires.

Auteurs

Rémi Baudouï est professeur à l'Université de Genève et secrétaire général de la Fondation Le Corbusier. Recruté comme ingénieur de recherche au ministère de l'Équipement, il a connu Jean-Louis Cohen au milieu des années 1980 et a notamment travaillé sous sa direction à l'occasion de l'exposition du centenaire de Le Corbusier, en 1987, mais aussi sur la recherche de la Volkswagen Stiftung, sur les relations architecturales franco-allemandes durant les occupations 1939-1952. Passionnés par les relations entre architecture, commande publique et enjeux politiques ils ont tous les deux maintenus les relations d'échanges intellectuels et d'information sur ces questionnements contemporains.

Arnaud Dercelles fait la connaissance de Jean-Louis Cohen l'été 2001 à son arrivée à la Fondation. Comme administrateur ou comme chercheur, Jean-Louis Cohen est souvent présent, occasion pour lui d'évoquer ses travaux en cours et partager sans retenue ses découvertes scientifiques.

Jean-Louis n'hésite pas à le questionner ou le solliciter, en retour il lui suggère des pistes, sources et citations lors de l'écriture d'articles, de conférences ou encore lors de la publication de l'imposante correspondance familiale. Qu'il soit à Paris ou à New York, Jean-Louis a également pris l'habitude d'envoyer les maquettes de ses futurs livres ou les brouillons de ses articles, en suggérant des relectures qui s'avéraient le plus souvent inutiles. A partir de 2006, il demande à Jean-Louis Cohen de rejoindre le comité scientifique de la revue *Massilia* puis quelques années plus tard celui de *LC*.

Remerciements

1 De très nombreux hommages en provenance de plusieurs continents et de multiples pays, particulièrement précis et émouvants, ont rappelé la personnalité et la richesse de la carrière scientifique de Jean-Louis Cohen. Pour notre part, au-delà d'un hommage supplémentaire qui serait venu s'ajouter aux précédents, il nous a semblé plus judicieux de produire un texte plus analytique sur sa vie qui puisse témoigner sur le modèle de la biographie, des déterminants profonds, référentiels théoriques et scientifiques d'une œuvre de qualité majeure située à cheval entre le dernier vingtième siècle et le premier vingt et unième siècle. Il nous a semblé également essentiel de souligner la cohérence intrinsèque d'une passion pour l'architecture qui permette de situer les profondes continuités qui ont toujours existé entre ses missions d'enseignant, sa vocation pour la recherche et ses responsabilités administratives et institutionnelles de toute nature. Ainsi c'est bien de l'homme engagé par et pour l'architecture qui est ici présenté pour rappeler la profondeur de sa pensée et de son œuvre. L'article que nous présentons ne traitera pas l'ensemble de toutes ses innombrables activités hors de France et notamment celles qui se sont déroulées avec son installation à New York et qui sont été abordées par ses propres collègues et amis d'enseignement et de recherche outre Atlantique. Il se clôt légitimement par l'analyse de ses responsabilités au sein de la Fondation Le Corbusier. Les auteurs tiennent à remercier l'aide et la bienveillance des proches de Jean-Louis : sa sœur Isabelle, son frère Yves Cohen, sa fille Mathilde, son épouse Mandana Bafghinia, son ami de toujours François Chaslin mais aussi tous les autres proches amis comme Francis Nordemann, Jacques Sautereau, Jacques Sbrigio, Guillemette Morel Journel, Bruno Reichlin, Danièle Pauly, Pascal Mory...

Notes

2 Il initia de lui-même ce travail généalogique à une époque non encore définie. Sa mère obtint de l'avocat résistant communiste Joël Nordmann un mémoire sur son histoire familiale qui atteste de la présence des Nordmann dans le village d'Hégenheim depuis le XVII^{ème} siècle. Jean-Louis Cohen le transmet à l'architecte Francis Nordemann qu'il a toujours appelé affectueusement son « cousin ». Les auteurs remercient également Francis Nordemann de la transmission de ce document.

3 Jean-Louis Cohen, « Le Corbusier et les Juifs : propos privés et retenue publique », in Rémi Baudouï (Sous la direction de), *Le Corbusier, 1930-2020, polémiques, mémoire et histoire*, Paris, Tallandier, 2020, p. 28.

4 Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, F. Alcan, 1919, pp. 5-20.

5 Francis Rumpf (1936-1994), né du mariage de Marie-Élisa Cohen en 1932 avec le chimiste, Paul Rumpf, dont elle divorce en 1938. Francis quitte le foyer avant 1960 pour poursuivre ses études.

6 Dictionnaire Le Maitron, « Notice Cohen Marcel Samuel, Raphaël » par Jean Maitron, Nicole Racine, version mise en ligne le 25 octobre 2008, <https://maitron.fr/spip.php?article20276>, consulté le 27 décembre 2023.

7 Marcel Cohen, *Histoire d'une langue : le français*, Paris, Éditions « Hier et Aujourd'hui », 1947, 334 p.

8 Jean-François Bert, « La linguistique française à la lumière du marxisme », *Le Portique. Revue de Philosophie*, n°32/2014, numéro thématique Sciences sociales et marxisme, Paris, <https://doi.org/10.4000/leportique.2717> consulté le 26 décembre 2023.

9 Béatrice Fraenkel, « Marcel Cohen et l'écriture : autour de la Grande invention de l'écriture et son évolution (1958) », *Langage et société*, 2009/2, n°128, pp. 99-118.

10 Pascal Carreau, Archives Marcel et Marguerite Cohen, 1917-1982, répertoire numérique réalisé par Pascal Carreau sous la direction de Guillaume Nahon, directeur des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, mars 2008, p. 9.

11 Dictionnaire Le Maitron, Notice « Cohen Francis » par Claude Willard, version mise en ligne le 25 octobre 2008, <https://maitron.fr/spip.php?article20273> Consulté le 28 décembre 2023.

12 Francis Cohen, « Les étudiants communistes le 11 novembre 1940 », *La Nouvelle Critique*, n° 16, septembre 1968, pp. 33-37.

13 Laurent Casanova (introduction de), *Science bourgeoise et science prolétarienne*, Paris, Éditions la Nouvelle Critique, 1950, 47 p.

14 Francis Cohen adhère par ailleurs à l'Association française des amis de Mitchourine créée en 1948. Cette association défend le scientifique agronome russe éponyme (1855-1935) dont le travail, sur les expérimentations initiales de sélections artificielles des plantes en Russie, a nourri la théorie de Lyssenko. Par ailleurs Francis Cohen consacre la défense de Lyssenko en janvier 1949 à partir de *La Nouvelle Critique*. Francis Cohen, « Lettre à un intellectuel communiste sur l'affaire Lyssenko », n°2, janvier 1949, p.40-49 ; « Mendel, Lyssenko et le rôle la science », n°10 novembre 1949, p.97-115 ; « Le mitchourinisme en France », n° 53, mars 1954, pp.167-169 ; « La philosophie qui convient à la science », n° 65, mai 1955, pp.36-55 ; Avec M.N.D. , L.N. Khinkine et V.P. Mikhailov, « Lettre au camarade Cohen sur la biologie » et « Réponse au camarade D. », n° 76, juin 1956, pp. 43-74 ; « Notes sur l'avance de la science soviétique », n° 93, février 1958 ; pp.99-106.

15 « Un Lyssenkisme à la française », *L'Humanité*, publié le 14 avril 1998, <https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/-/lig70pd-laffaire-lyssenko-un-dra> consulté le 26 décembre 2023.

16 Francis Cohen, « Mission accomplie », *La Nouvelle Critique*, n° 130, janvier-février 1980, pp. 2--6. https://pandor.u-bourgogne.fr/archives-en-ligne/functions/ead/detached/NC/NC_1980_01-02_n130.pdf consulté le 30 décembre 2023.

17 Mémoire Vive, « Les mémoires des 31000 », <http://www.memoirevive.org/marie-elisa-nordmann-epouse-cohen-31687> consulté le 12 février 2024.

18 Dictionnaire Le Maitron, « Notice sur Bloch France », rédigée par Dominique Loiseau, Jacques Omnes et Nicole Racine, <https://fusilles-40-44.maitron.fr/spip.php?article16924> consulté le 28 décembre 2023.

19 Jean-Louis Cohen, architecte et « parisien errant » propos recueillis par Antoine Loubière et Annie Zimmermann, revue *Urbanisme*, entretien réalisé au printemps 2013, publié le 8 août 2023, <https://www.urbanisme.fr/invite/jean-louis-cohen-architecte-et-parisien-errant/> consulté le 28 décembre 2023.

20 Érich Voegelin, *Die politischen Religionen*, Wien, Bermann-Fischer Verlag, 1938. Traduction française et avant-propos de Jakob Schutz, *Les Religions politiques*, Paris, Éditions du Cerf, 1994, 123 p.

21 Hannah Arendt, *Le juif comme paria*, Paris, Christian Bourgois, 2000, 256 p.

22 Jean-Marie Guillon, « "Le Peuple héros de la Résistance ?" La représentation communiste des comportements collectifs », in Jacqueline Sainclivier, Pierre Laborie et Jean-Marie Guillon (dir), *Images des comportements sous l'Occupation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, pp. 37-54 <https://books.openedition.org/pur/46568> consulté le 4 janvier 2024.

23 Lettre de Marie-Élisa Cohen à Jeanne, 16 décembre 1959. Archives familiales.

- 24 Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964, 193 p.
- 25 Paul Thorez, *Les enfants modèles*, Paris, Folio, 1984, 224 p.
- 26 Jean-Louis Cohen, architecte et « parisien errant » *ibidem*.
- 27 Oscar Niemeyer, « Propos sur l'architecture », interview de Jean Deroche, *La Nouvelle Critique*, n° 170, novembre 1965, pp. 92-101.
- 28 Dossier sur « La maison du Parti communiste français, Oscar Niemeyer, Paul Chemetov, Jean Deroche, Jean Prouvé, Jacques Tricot, Georges Gosnat, *La Nouvelle Critique*, n° 46, septembre 1971, pp. I-XXVIII.
- 29 Richard Scoffier, « Être architecte Grand Entretien avec Paul Chemetov », le 6 juillet 2021, *D'Architecture*, n° 292, septembre 2021, p. 25.
- 30 Guy Debord, *La Société du Spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967, Réédition, Paris, Gérard Lebovici, 1979, thèses 42-46.
- 31 Frédéric Seitz, « L'École spéciale d'architecture : Les années 1960 et le tournant de 1968 », publié le 6 avril 2020 et mis à jour le 18 mars 2020. <https://chmcc.hypotheses.org/10816> consulté le 1er janvier 2023.
- 32 Soit « une pédagogie non figée, ouverte sur l'extérieur et à son enrichissement et (qui) veillera à l'introduction d'interventions – ponctuelles ou plus durables – de professionnels de toutes les disciplines ». Frédéric Seitz, « L'École spéciale d'architecture : Les années 1960 et le tournant de 1968 », Frédéric Seitz, « L'École spéciale d'architecture : Les années 1960 et le tournant de 1968 », *ibidem*.
- 33 Anatole Kopp, *Ville et Révolution, Architecture et Urbanisme soviétiques des années 20*, Paris, Anthropos, 1967,
- 34 Jean Duvignaud, *Sociologie du théâtre. Essai sur les ombres collectives*, Paris, Puf, 1965, 588 p. ; L'acteur. Esquisse d'une sociologie du comédien, Paris, Gallimard, 1965, 307 p.
- 35 Juliette Pommier, « La revue Melpomène (1958-1966) : l'architecture chez les étudiants des Beaux-Arts », Paris, *Sociétés et Représentations*, 2010/2, n°30, pp. 157-172. <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2010-2-page-157.htm> consulté le 5 janvier 2023.
- 36 Paul Virilio, *Bunker archéologie*, Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, 1975, 183 p.
- 37 La théorisation par Claude Parent et Paul Virilio porte sur la nécessité de la construction dans le projet architectural et urbain d'un nouveau rapport de l'homme à son environnement. Claude Parent, *Vivre à l'oblique*, Paris, L'Aventure Urbaine, 1970, 81 p.
- 38 Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne I*, Paris, Grasset, 1947, 267 p. ; *Critique de la vie quotidienne II*, fondements d'une sociologie de la quotidienneté, Paris, L'Arche, 1961, 360 p. ; *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968, 376 p.
- 39 Yona Friedman, *L'Architecture mobile*, Paris-Tournai, Casterman, 1958, brochure ronéotypée.
- 40 Paul Chaslin, *Souvenirs d'un entrepreneur tout terrain*, Paris, Éditions du Linteau, 2013, 190 p.
- 41 Jean Prouvé, Cours du CNAM, 1957-1970, *Essai de reconstitution du cours à partir des archives de Jean Prouvé*, Bruxelles, Mardaga, 1995, 310 p.
- 42 Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Généralisations*, Paris, Seuil, tome 1, *les années de rêve, 1958-1968* et tome 2, *Les années de poudre, 1968-1975*, 1987, 1988, 624 p. et 704 p.
- 43 Auriane Bernard Guelle, « L'enseignement de la construction aux architectes. La pédagogie de David Georges Emmerich », *Politique de la culture. Carnet de recherche du Comité d'histoire du ministère de la Culture sur les politiques, les institutions et les pratiques culturelles*, publié le 15 mai 2017, mis à jour le 17 avril 2017, <https://chmcc.hypotheses.org/3097> consulté le 2 janvier 2024.
- 44 Pour le remplacer, Robert Joly fait appel à Jacques Sautereau qui exercera une année cette responsabilité à Cahors. Entretien avec Jacques Sautereau.
- 45 Marie-Élisa Cohen, « Irène Joliot-Curie et la science française », *La Nouvelle Critique*, mai 1956, n°75, pp. 21-24.
- 46 La critique initiale du livre *Triangle Bleu* de Manuel Razola et Mariano Constante porte sur le témoignage de rescapés espagnols du camp de Mauthausen. Le second est *Nazis à cœur ouvert* de Lev Guinzbourg compte-rendu de conversations avec le gendre d'Himmler en 1945, des femmes de l'intimité du Führer et de SS condamnés dans le procès de Nuremberg. Marie-Élisa Cohen, « La NC a lu », *La Nouvelle Critique*, octobre 1969, n°27, p. 53 ; *ibidem*, juin 1972, p. 86-88.
- 47 Voir par exemple ainsi, Marcel Cohen, « Discussions actuelles en linguistique », *La Nouvelle Critique*, octobre 1969, n°27, pp. 51-52.
- 48 Roland Leroy, *La culture au présent*, Paris, Éditions Sociales, 1972, 254 p.
- 49 Jean-Louis Cohen, Jacques Gaucheron, Anatole Kopp, Jean Nicolas, Jean-Jacques Orzoni, Paul Palatchi, Pierre Sébillote, « Bâtitisseurs d'éphémères », *La Nouvelle Critique*, n° 55, juillet-août 1972, n°55, pp. 46-53.
- 50 « La NC a lu, Jean-Louis Cohen, « La conquête de Paris », *La Nouvelle Critique*, janvier 1973, n°60, p. 88.
- 51 Voir ainsi ; Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, Éditions ouvrières, 1966 ; Susanna Magri, *Politique du logement et besoins en main d'œuvre. Introduction à l'étude de l'intervention de l'État*, Paris, CSU, 1972 ; Manuel Castells, Francis Godard, *Monopolville. Analyse des rapports entre l'entreprise, l'État et l'urbain à partir d'une enquête sur la croissance industrielle et urbaine de la région de Dunkerque*, Paris, Mouton, 1974 ; Christian Topalov, *Les promoteurs immobiliers. Contribution à l'analyse de la production capitaliste du logement en France*, Paris, Mouton, 1974 ; Francis Godard,
- 52 Rubrique « Art Présent » Jean-Louis Cohen, « Grenoble, la Grande Borne : de grands desseins », *La Nouvelle Critique*, mars 1973, n°62, pp. 91-92.
- 53 Rubrique « Art Présent », Jean-Louis Cohen, « La Triennale, Milan », *La Nouvelle critique*, décembre 1973, n°69 p. 81.
- 54 Les trois points de suspension se veulent une allusion directe à *Vers une Architecture* et son chapitre *Architecture ou révolution* et ont pour objet de rappeler que la pratique de l'urbanisme ne pourra être transformée sans un important changement politique qui remette en cause le Capitalisme monopoliste d'État. Colloque national « Pour un urbanisme... », *La Nouvelle Critique*, décembre 1973, n° 69, p. 25. Vanessa Grossman, « Pour un urbanisme... (1974). Les communistes français et le tournant urbain », in (Sous la direction de Dimitri Manessis et Guillaume-Quashie), *Empreintes rouges. Nouvelles perspectives pour l'histoire du communisme français*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, pp. 135-142. <https://books.openedition.org/pur/171987> consulté le 22 février 2024.
- 55 Le Plan Construction est créé en mai 1971 conçu pour stimuler l'industrie du bâtiment sur la base d'une lettre de mission de Jacques Chaban-Delmas à Paul Delouvrier. De caractère interministériel, il s'agit de mobiliser professionnels, chercheurs et acteurs administratifs sur des programmes de recherche incitative pour interroger la production du logement dans ses dimensions de conception, de réalisation, de coûts, de qualité constructive et de qualité environnementale. Voir, Guy Lambert, « La première décennies du Plan Construction (1971-1982) : stratégies éditoriales et représentations », in *Histoire de l'Art*, année 2006, pp. 140-151. https://www.persee.fr/doc/hista_0992-2059_2006_num_59_1_3164 consulté le 5 janvier 2024.
- 56 Jean-Louis Cohen (sous la direction de), *L'architecture – Entre pratique et connaissance scientifique*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2018, 171 p.

- 57 Jean-Louis Cohen, « Giscard l'architecture » *La Nouvelle Critique*, juin-juillet 1975, n°85 p. 60-62. Bien que de tonalité différente, l'essai de François Chaslin sur les grands projets mitterrlandiens nous semble marquer une continuité d'approche avec son ami Jean-Louis Cohen sur l'étude de cette exception culturelle de la fièvre hexagonale du monarque républicain bâtisseur. François Chaslin, *Les paris de François Mitterrand. Histoire des grands projets architecturaux*, Paris, Gallimard, 1985, 256 p.
- 58 Jean-Philippe Chimot, Jean-Louis Cohen, « Passé et avenir dans les arts plastiques », *La Nouvelle Critique*, octobre 1975, n° 87, pp. 46-51.
- 59 Jean-Philippe Chimot, Jean-Louis Cohen, « Le Centre Beaubourg aujourd'hui, et demain », *La Nouvelle Critique*, juin-juillet 1976, n° 95, numéro spécial Culture, pp. 84-89.
- 60 Jean-Louis Cohen, « La tentation de l'universel », *La Nouvelle Critique*, mai 1977, n°104, pp. 50-53.
- 61 Jean-Claude Schnaidt, « L'Architecture post-rationaliste du supplément d'âme (air connu) », Paul Chemetov, « Réponse à Claude Schnaidt », *Techniques et Architecture*, décembre 1975-janvier 1976, p. 35
- 62 Jean-Louis Cohen (sous la direction de), « Architecture, théorie, histoire : « La Nouvelle Critique ouvre le débat » *La Nouvelle Critique*, n° 97, octobre 1976, p.31.
- 63 Jean-Louis Cohen (sous la direction de), « Architecture, théorie, histoire : nouvelles questions », *La Nouvelle Critique*, n°103, avril 1977, pp 15-37.
- 64 Yves Vargas, « Le combat communiste des intellectuels », *Nouvelles Fondations*, 2006/3, n°3-4, pp. 120-126. DOI 10.3917/nf.003.0120 consulté le 3 janvier 2024.
- 65 Julian Mischi, *Le communisme désarmé. Le PCF et les classes populaires depuis les années 1970*, Marseille, Agone, coll. « contre-feux », 2014, p. 9.
- 66 Mario Hirsh, « L'École de Francfort : une critique de la raison instrumentale », *L'Homme et la Société*, n°35-36, 1975, pp. 115-147. http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1975_num_35_1_1576.pdf consulté le 6 janvier 2024.
- 67 Sous le poids de la sociologie marxiste, un débat s'instaure au milieu des années 1960 sur les modalités de requalification de l'auteur du Capital. En 1968 Raymond Aron est l'invité d'une émission de radio intitulée « Karl Marx, économiste et sociologue ». Dans *La Sociologie de Marx*, Henri Lefebvre écrit que « Marx n'est pas sociologue, mais il y a une sociologie dans l'œuvre de Marx ».
- 68 Paul Claval, « Espace et marxisme », *L'Espace géographique*, n°3, 1977, pp. 145-164.
- 69 Jean Matthys, « "Dans le principe, les idées vraies servent toujours le peuple". Science et émancipation chez Althusser », *Cahiers du GRM, publiés par le Groupe de Recherches Matérialistes*, 7/ 2015, pp. 1-14. <http://journals.openedition.org/grm/585> consulté le 3 janvier 2024.
- 70 Manuel Castells, *La Question urbaine*, Paris, Maspéro, 1972, 451 p.
- 71 Albert Soboul, « Le mouvement interne des structures », in *Structuralisme et marxisme*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1970, p. 172.
- 72 « Entretien avec Jean-Louis Cohen », par Élisabeth Essaïan, *LC revue de recherches sur Le Corbusier*, Valence, n°8, septembre 2023, p.45 <https://doi.org/10.4995/lc.2023.20284> consulté le 12 décembre 2023.
- 73 « Construire l'utopie en miroir. Entretien avec Jean-Louis Cohen », par Stéphanie Savio, *espazium*, publié le 8 février 2021, <https://www.espazium.ch/fr/actualites/construire-lutopie-en-miroir> consulté le 5 janvier 2024.
- 74 Jean-Louis Cohen, architecte et « parisien errant », *Ibidem*. La figure du flâneur chez Benjamin est en effet celle de l'errance, soit au sens étymologique, la faculté de de pouvoir se perdre dans la ville pour mieux la découvrir et s'émerveiller de la singularité de ses espaces publics et de ses bâtiments.
- 75 Jean Lauxerois, « Kostas Axelos - L'exil, l'errance, le passage », <https://doi.org/10.4000/appareil.978>, consulté le 8 janvier 2024.
- 76 Jean-Louis Cohen, *Construire un nouveau Nouveau Monde : l'americanism dans l'architecture russe*, Montréal/Paris, Centre canadien d'architecture/Éditions de la Vilette, 2020, 544 p.
- 77 « Jean-Louis Cohen : Déployer la connaissance dans l'espace », *Ibidem*.
- 78 « Jean-Louis Cohen, architecte et parisien errant », *Ibidem*.
- 79 Robert O. Paxton, *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, 384 p.
- 80 Sur ce thème cf. Jean-Louis Cohen, *Transurban*, Éditions Salomon Frausto, T.U. Delft, 2021, ,108 p.
- 81 Jean-Louis Cohen, architecte et « parisien errant », *Ibidem*.
- 82 Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Aubier, 2006, 378 p.
- 83 Étienne Balibar, *Des frontières à l'espèce humaine*, Écrits III, Paris, La Découverte, 2022, 374 p.
- 84 Sous la direction de Jean-Louis Cohen on y trouve ainsi Catherine Bruant rédactrice en chef des *Cahiers de la Recherche Architecturale* et responsable du champ de la sociologie, Claude Genzling sur le champ technique, Jacques Sautereau sur la théorie de l'architecture, l'urbanisme et le paysage et Antoine Picon. Ce dernier est venu conforter l'équipe sur les questions du champs technique de la construction et de l'histoire de la construction.
- 85 Vidéo « Paris-Moscou » : Les 40 ans d'une exposition légendaire, 2019. Débat du 12 juin 2019. <https://www.centrepompidou.fr/fr/ressources/media/uH7REHc> Consulté le 10 janvier 2024.
- 86 Jacques Mullender (sous la direction de), *Architectures en Allemagne, 1919-1933*, Paris, CCI, 1980, 92 p.
- 87 Jean-Louis Cohen, *André Lurçat, (1894-1970) – Autocritique d'un moderne*, Paris/Liège, IFA/Mardaga, 1995, 309 p.
- 88 Jean-Baptiste Minnaert, *Pierre Barbe (1900-2004) : architectures*, Paris, IFA, Mardaga, 1991, 328 p.
- 89 Dont le catalogue original fut dirigé par Jacques Lucan récemment décédé et assisté par Guillemette Morel Journal. Jacques Lucan (Sous la direction de), *Le Corbusier, une encyclopédie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, 497 p.
- 90 « J'essaie de mon côté de me décorbusianiser un peu, maintenant que l'exposition de Madrid ferme. Mais je n'y arrive pas vraiment. » Courriel de Jean-Louis Cohen à Arnaud Dercelles, 13/10/2014.
- 91 Jean Jenger lui confie cette charge lors du Conseil d'Administration car il rappelle que Jean-Louis Cohen en est à l'initiative.
- 92 R.Baudouï, A.Dercelles, *Le Corbusier – Correspondance – Lettres à la famille 1900-1925*, infolio, Golion, 2011, 768 p.
- R.Baudouï, A.Dercelles, *Le Corbusier – Correspondance – Lettres à la famille 1926-1946*, infolio, Golion, 2013, 1008 p.
- R.Baudouï, A.Dercelles, *Le Corbusier – Correspondance – Lettres à la famille 1947-1965*, infolio, Golion, 2016, 896 p.
- 93 Titre envisagé par Le Corbusier pour *Vers une architecture*, Éditions Crès, Paris, 1923.